This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

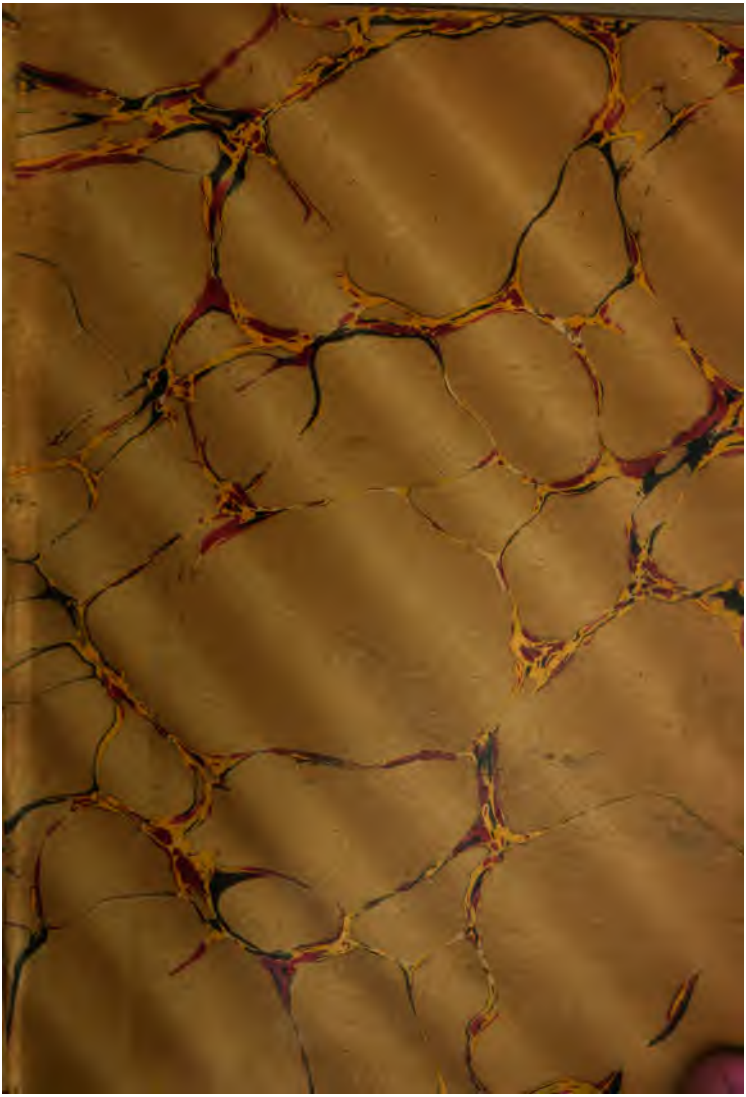
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

1/P 4602 A.1



LA MOABITE

DRAME

REÇU AU THÉATRE-FRANÇAIS

ET NON REPRÉSENTÉ

Il a été tiré de cet ouvrage :

50 exemplaires sur papier de Hollande

NUMÉROTÉS.

PAUL DÉROULÈDE

LA MOABITE

DRAME

DOUZIÈME ÉDITION

PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1881

Droits de reproduction, de traduction et de représentation réservés.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
- 8 FEB 1968
OF OXFORD
LIBRARY

PRÉFACE

C'est par un trait de génie qui fait involontairement songer à certains passages des *Provinciales*, que M. le Ministre des Beaux-Arts vient d'inventer une nouvelle formule de suppression administrative : l'autorisation inefficace, l'interdiction latente et la responsabilité anonyme. Rien de plus simple pour se débarrasser d'une pièce qui déplaît.

Le seul inconvénient du procédé est qu'il ne peut guère être appliqué que par les soins de l'administrateur révocable d'un théâtre subventionné, ou qu'avec l'aide gracieuse de quelque directeur en quête de ruban rouge. Mais, alors,

quel admirable rouage d'écrasement ! On dit : oui tout haut, non tout bas ; le directeur ajourne, l'auteur attend, et le tour est joué.

Voilà mon histoire, à l'attente près.

La Moabite, qui est cette pièce qui déplaît, a été terminée au mois de septembre 1879.

Républicain et religieux, j'avais essayé d'y démontrer que la liberté n'a rien de contraire aux croyances et que la morale humaine est chancelante qui ne s'appuie pas sur la loi divine. Je ne défends pas ici mon idée, je l'explique.

Raconterai-je comme quoi, il y a un an, M. Perrin m'avait fait quitter l'Odéon pour la Comédie-Française ; par quelles promesses il s'était engagé à ouvrir par ma pièce la campagne de cet hiver ? A quoi bon ! M. Perrin n'a pas nié ses engagements ; il a même été à la veille de les tenir tous. Pourquoi donc n'en a-t-il tenu aucun ?

Pourquoi ou pour qui m'a-t-il déclaré tout à coup qu'il ajournait ma pièce à des temps meilleurs, au mois de janvier par exemple ou de février, ou peut-être bien de mars, enfin à Pâques ou au plus tard à la Trinité ? A qui faisait-il un si complet sacrifice de sa parole ? On parlait vaguement d'une consultation demandée par lui à

M. le Ministre des Beaux-Arts et où il aurait été question de *la Moabite*. Mais comment croire que le libéral M. Ferry interdirait ma pièce ?

Aussi bien l'a-t-il autorisée. Mais, par une vertu étonnante de ce sauf-conduit, c'est précisément aussitôt après l'avoir obtenu que M. Perrin ne laissait plus passer ma pièce. La difficulté sera grande d'expliquer jamais, sans une double intervention de M. le ministre, cette complète contradiction de M. l'administrateur. Pour moi je ne vois là qu'une première application de cet admirable procédé dont j'ai dit que M. Ferry était l'inventeur: oui tout haut; non tout bas. Quoi qu'il en soit, je me refusai à suivre M. Perrin dans cette promenade à travers les âges; je le sommai d'avoir à tenir les engagements pris; il déclara qu'il n'en pouvait rien faire; je déclarai moi que je retirais ma pièce du Théâtre-Français. Le tour était joué.

Seulement ma brusquerie a quelque peu brouillé les cartes. La réussite de M. le Ministre n'eût été vraiment complète que si je m'étais résigné, — comme il devait le croire, — à cette attente illimitée, ou que si encore j'avais intenté, — comme c'était mon droit, — un procès purement

commercial à la Comédie-Française. M. le Ministre eût été hors de cause dans les deux cas, et dans les deux cas *la Moabite* n'était pas représentée. Voilà ce qu'avait prévu M. Ferry. Ce qu'il n'avait pas prévu, c'est que laissant là théâtres et tribunaux, indemnités et bénéfices, je porterais si promptement le débat devant le public.

Aussi, le lendemain du jour où cette résolution fut connue de M. Ferry, — et je sais qu'elle le fut, — j'étais mandé au ministère des Beaux-Arts dans le cabinet de M. le sous-secrétaire d'État.

M. Jules Ferry avait eu vent de ma mauvaise humeur et il avait chargé M. Turquet de la calmer. Et M. Turquet l'a calmée, il l'a même charmée.

M. le sous-secrétaire d'État me démontra tout d'abord l'immense intérêt qu'il y avait pour moi à ne pas publier une préface où j'aurais peut-être le tort de mettre en cause M. le ministre, et il commença à défendre M. Ferry que je n'avais pas encore attaqué. Avec quelle éloquence il le fit, je le laisse à juger à qui le connaît, qui ne le connaît pas ne saurait l'imaginer.

Bref, M. le sous-secrétaire d'État me tint à peu

près ce langage : « Nous prenez-vous pour des oppresseurs de la pensée humaine? Nous, interdire des pièces politiques ! Mais nous en demandons, monsieur ! Et moi qui vous parle, je le disais encore l'autre jour : où est Aristophane ! ! »

Ici M. Turquet fit une courte pause, je respectai par mon silence ce qu'il devait appeler lui-même un pieux souvenir accordé à une grande ombre et M. Turquet poursuivit : « Que cherchez-vous? A voir clair en tout ceci? Eh bien, voici, je crois, qui vous ouvrira les yeux. » M. Turquet me tendit une lettre. Cette lettre était de M. Perrin ; il y expliquait en quoi ma pièce était dangereuse ; il attirait l'attention de M. le Ministre sur l situation de l'administrateur de la Comédie Française, « situation bien délicate, *la Moabite* ayant été reçue par le Comité et devant entrer en répétition à la date convenue avec l'auteur ». M. l'administrateur accompagnait cette juste remarque de cette offre éminemment aimable pour M. le Ministre : « Faut-il essayer, sans engager en rien la responsabilité de l'administration, d'obtenir de l'auteur soit un délai pour la représentation, soit le retrait définitif de la pièce? » Enfin il terminait par ces simples mots :

« Je prie M. le Ministre de me dicter ma conduite, ne voulant rien faire qui déplaise à Votre Excellence. »

M. Turquet n'avait pas cru si bien dire; mes yeux étaient ouverts, grands ouverts; M. le Ministre avait dicté mon ajournement et M. Perrin avait complu à Son Excellence. Je fis timidement part de cette réflexion à M. Turquet. Il en parut frappé, mais ne pouvant admettre un instant qu'une entente ait pu avoir lieu par-dessus la tête de M. le sous-secrétaire d'État : « Revenez demain, me dit-il. Je convoquerai M. Perrin ; il s'expliquera devant vous et je crois qu'alors vous serez complètement édifié. »

Et en effet, le lendemain, quand j'entrais dans le cabinet de M. Turquet par une porte, M. Perrin en sortait par l'autre. — J'étais complètement édifié.

Je dois reconnaître que le défenseur de M. le Ministre était quelque peu décontenancé : « Mon Dieu, monsieur, me dit-il, M. Perrin n'a pas voulu vous voir, il vous garde rancune de certains reproches un peu trop vifs, mais il m'a promis de m'écrire une lettre où il assumera toutes les responsabilités. Revenez encore demain, — si ce

n'est pas abuser de vous et de votre temps, — je vous ferai voir cette lettre. » Et je revenais encore le lendemain, et M. Turquet me disait avoir reçu la lettre, et il ne pouvait pas me la montrer, — c'était abuser. —

Cependant M. le sous-secrétaire d'État essaya d'appliquer sur mes plaies le baume des éloges; il me parla de ma pièce dans des termes que je ne saurais oublier, me disant avec quel intérêt il l'avait lue, que c'était véritablement une œuvre d'art; il poussa même la condescendance jusqu'à s'informer de moi, si elle était en prose ou en vers. « En deux mille vers, Monsieur Turquet, en deux mille vers. » — O Aristophane! où étais-tu?

Je rentrai chez moi tout courant, j'écrivis tout riant le récit qu'on vient de lire, très consolé que je suis de mes déconvenues par la certitude si bien acquise que ces messieurs ne sont pas méchants.

M. Ferry non plus n'est pas méchant. Il s'occupe peut-être un peu trop de politique, mais cela passera, et le jour où on lui aura signifié qu'il ait à n'en plus faire, il n'en fera plus

jamais... jamais. N'est-ce pas, monsieur le Ministre?

Maintenant, que dit M. Perrin dans cette seconde lettre si naïvement obtenue ? Y assume-t-il toutes les responsabilités, comme me l'annonçait M. Turquet? Je le crois sans peine. Autrement, M. l'administrateur ne continuerait pas à plaire à Son Excellence, et il a si bien commencé !

Je suis même sûr que son dévouement s'ingéniera et qu'il finira par trouver quelqu'une de ces bonnes réponses bien nettes dont il a le secret à ces deux questions qui sont les seules que je pose :

Pourquoi M. Perrin a-t-il ajourné tout à coup *la Moabite* alors qu'il s'était formellement engagé à la jouer à une date fixe? Pourquoi M. le Ministre n'a-t-il pas interdit ma pièce, alors que M. Perrin la lui dénonçait comme dangereuse?

Ma réponse à moi, la voici :

M. Perrin a ajourné *la Moabite* pour obéir à M. le Ministre; M. le Ministre n'a pas eu à interdire *la Moabite* parce qu'il se savait obéi par M. Perrin.

Cette démonstration me paraît si convaincante

que je m'abstiendrais de l'appuyer d'un autre argument si je ne craignais de désobliger par là M. Turquet à qui je le dois.

« Des pièces politiques? mais nous en demandons ! » s'était écrié l'orateur quelques minutes avant de réclamer la présence d'Aristophane.

Et en effet, c'était là le diable, M. le Ministre avait demandé des pièces politiques. Il était l'endosseur responsable de cette fameuse Circulaire Turquet qui restera l'un des titres de gloire les plus solides du Ministère Ferry. Relis-la, lecteur, si tu l'as oubliée, et tu me diras après si elle est en prose... ou en vers :

Messieurs,

La République a beaucoup à faire pour le Théâtre, et, en vous confiant les délicates fonctions d'inspecteur, je crois devoir vous indiquer quel concours j'attends de vous dans l'œuvre de régénération si nécessaire que nous entreprenons..... depuis trop d'années la France tenue en tutelle avait vu ses libertés politiques supprimées.....

Ce qui parlait à l'homme de sa dignité, de ses hauts devoirs était proscrit.....

Il faut que la puissante influence du Théâtre nous vienne en aide et seconde les efforts que nous faisons pour instruire le peuple, pour le fortifier, pour le faire de plus en plus digne d'exercer le pouvoir que met entre ses mains la République, afin de donner à la France la grandeur morale qui convient à une démocratie.

Pour cela donnons en politique toute la liberté compatible avec le maintien de la paix publique et gardons toute notre sévérité pour les couplets licencieux et les pièces immorales.

Le moyen après cela d'interdir *la Moabite.*

Son arrestation pure et simple était impossible après un pareil encouragement. M. le ministre l'a bien senti. Il a compris tout l'odieux de cette action et il ne l'a commise qu'avec cette pudeur, dont La Rochefoucauld a dit qu'elle était un hommage à la vertu.

M. Ferry ne s'attendait guère à ce que cet hommage fut rendu public, sa trame était si bien ourdie, son fil si menu.... Par ma foi, je dis comme Courier : Vivent les butors ! Pour rompre une toile d'araignée, il n'y a encore rien de tel qu'un coup de poing.

Quant à ma pièce, est-elle vraiment aussi dangereuse que l'écrivait M. Perrin? Je suis trop sincère pour le nier. Je reconnais même que M. Ferry aurait eu toutes les raisons du monde pour l'interdire s'il en avait eu le courage. Oui, ce pauvre ministre a mis le pays français dans un tel état de trouble; grâce à lui les dissentiments y sont si près de devenir des dissensions; il a si bien eu l'art de rallumer les passions religieuses en plein siècle d'indifférence, qu'une pièce où il est parlé de Dieu avec respect, de la licence avec dégoût et de la liberté avec amour, oui, une telle pièce ressemble trop à une satire pour n'être pas un danger.

Quant à moi, je reste ce que j'étais en l'écrivant, un républicain chrétien aussi convaincu du besoin de la liberté que de la nécessité d'une religion, et, ces deux convictions de ma vie, ce n'est même pas M. Ferry qui m'en fera changer.

PAUL DÉROULÈDE.

Aux jours de Sammgar, fils d'Anath, les sentiers étaient peu sûrs et ceux qui y entraient marchaient en des voies détournées; et les cités étaient troublées et les hommes étaient méchants.

JUGES, III, XXXI, v. 6, § 5.

PERSONNAGES

SAMMGAR, grand prêtre et grand juge d'Israël.
MISAEL, son fils.
HÉLIAS, prophète et réformateur, chef de conjurés.
ZABULON, pêcheur.
PHAREG, ENOCH, JOEL, } partisans d'Hélias.
RESPHA, femme de Sammgar, mère de Misaël.
KOZBY, la Moabite.
MIRIAM, fille d'Hélias.
SARAH, femme de Zabulon.
UNE SERVANTE.

HOMMES ET FEMMES DU PEUPLE, CONJURÉS, PRÊTRES ET LÉVITES.

L'action se passe au pays de Chanaan, du temps des Juges, vers l'an 4003 avant Jésus-Christ. — Les types et les costumes sont ceux de l'hébreu arabe tels que les a représentés Bida, dans sa Bible.

LA MOABITE

ACTE PREMIER.

Une forêt aux environs de Sichem. — Le carrefour des Lys. — A droite, une cabane de pêcheur. — A gauche, un torrent sur lequel est une barque attachée à un arbre. — Au fond, la forêt s'élève en amphithéâtre; on aperçoit les sentiers qui descendent du haut du coteau

SCÈNE PREMIÈRE.

PHAREG, ENOCH, JOEL ET CONJURÉS.

PHAREG, à Joël

Qui te fait hésiter?

ENOCH, de même.

D'où vient ton épouvante?

PHAREG.

Est-ce qu'Hélias n'est pas la liberté vivante;

Et son retour d'exil n'est-ce pas le moment
Où tout doit être prêt pour un soulèvement?

JOEL.

La chance m'en paraît plus qu'à vous incertaine.

ENOCH.

Le grand prêtre Sammgar a donc séduit ta haine?
Tu déserterais donc?

JOEL.

Frère, tu parles mal.
Je hais comme vous tous le joug sacerdotal.
Mais, quoi! l'exil d'Hélias n'est terminé qu'à peine,
Nul ne sait s'il revient, rien ne dit qu'il revienne;
Et de partir sans chef pour marcher au hasard,
Autant vouloir livrer nos têtes à Sammgar.

ENOCH.

Mais, d'abord, le retour d'Hélias est hors de doute;
Phareg les a, tous deux, rencontrés sur la route,
Sa fille Miriam et lui, près du Jourdain.

JOEL.

Phareg a cru les voir.

PHAREG.

Phareg en est certain,
La jeune Miriam marchait près de son père.

JOEL.

Vision de rêveur qui croit ce qu'il espère!

PHAREG.

Et si je leur avais parlé? Si j'affirmais
Qu'Hélias rentre à Sichem plus ardent que jamais?
Tu ne mérites pas pareille confidence,
Mais si ton dévoûment n'attend qu'une évidence,
Voici l'anneau qu'Hélias lui-même m'a remis.

ENOCH.

Et maintenant, réponds. Es-tu de nos amis?

PHAREG.

Es-tu de ceux sur qui compte notre espérance,
De ceux qui tenteront l'œuvre de délivrance?

JOEL.

Je suis de ceux qu'Hélias eut toujours pour appui;
Mais combien serons-nous pour marcher avec lui?

PHAREG.

Le châtiment d'Hélias ne fut pas sa défaite;
Tout Israël pleurait l'exil de son prophète.
Et si le vieux héros eût jeté quelque appel
Il aurait vu s'armer pour lui tout Israël.
Mais Hélias le tribun, comme Sammgar le nomme,
Prodigue de son sang, du nôtre est économe;
Il eût craint un combat qui nous eût trop coûté.

ENOCH.

Dis donc le mot, Hélias a craint la liberté.

PHAREG.

La liberté? C'est lui qui nous la prophétise.

ENOCH.

Mais il sentait qu'après l'avoir ainsi conquise
Le peuple eût défendu qu'on la lui limitât.

PHAREG.

Et quand Hélias eût craint un pareil résultat,
La licence n'est pas le progrès, je suppose?

ENOCH.

Oh! ne disputons pas! Nous servirons ta cause.
« Plus de prêtres. » Voilà d'abord le but commun.

(A part.)

Pour le reste, on verra ce qu'il peut, ton tribun!

JOEL.

Mais es-tu sûr qu'Hélias retrouve sa puissance?
Cela fait bien des jours d'oubli, cinq ans d'absence.

PHAREG.

Oui, si, dans ces cinq ans, Sammgar, moins rigoureux,
Eût d'un bras moins pesant gouverné les Hébreux;
S'il eût compris que, deux cents ans après Moïse,
Il est temps que la loi divine s'humanise,

Et qu'à prêcher si haut, qu'on n'y peut rien changer,
Il met l'homme en révolte et Dieu même en danger.
Mais Sammgar le grand juge est Sammgar le grand prêtre,
Il s'obstine à nier l'aube qu'il voit paraître,
Et sa sombre rigueur, qui nous tient asservis,
A détaché de lui jusqu'à son propre fils.

JOEL.

Misaël ?

ENOCH.

Misaël lui-même.

JOEL.

Il est des vôtres ?

OXFORD

PHAREG.

Non pas ; mais soit pitié des souffrances des autres,
Soit révolte d'un joug dont il avait sa part,
Misaël ne suit plus les ordres de Sammgar.
Loin d'être le danger, il devient le refuge.
A peine, maintenant, s'il punit ceux qu'il juge ;
Et qui sait ? ayant fait déjà ce premier pas,
Si la loi qu'il servait, il ne l'enfreindra pas.

JOEL.

Depuis quand, l'étonnant changement que vous dites ?

PHAREG.

Au retour de la guerre avec les Moabites.

Tandis que le grand prêtre épouvantant les cœurs,
Faisait de la victoire un titre à ses rigueurs,
Lui, le jeune soldat qu'eût dû griser sa gloire,
Faisait de sa clémence un droit de la victoire;
Si bien que, chaque jour, en lutte avec Sammgar,
Déjà, dans Sichem même, il vivait à l'écart;
Enfin, un jour, voici, je crois, deux mois à peine,
Il a quitté son père et secoué sa chaîne;
Et le grand prêtre a dû prudemment consentir
Pour qu'il daignât rentrer, à le laisser partir.
Que fait-il? où vit-il ? Nul n'en a connaissance.
Un prétexte de chasse explique son absence,
Mais ce prétexte a mal caché cette raison
Qu'il était las d'avoir le Temple pour prison.

JOEL.

On peut tout croire après cette métamorphose.
Si le fils du grand prêtre abandonne sa cause,
L'heure est proche, en effet, bien fou qui le niera !
C'est dit, et la tribu d'Issachar me suivra.

ENOCH.

Enfin !

JOEL.

Et dans quel lieu rassemblons-nous nos hommes?

PHAREG.

Au carrefour des Lys, ici même où nous sommes.

JOEL.

C'est bien près de Sichem.

PHAREG.

Moins près que tu le crois.
Il n'est plus un Hébreu qui passe par ces bois.
Ces chemins mal frayés en sont le témoignage.
C'était jadis un lieu de saint pèlerinage,
Mais depuis qu'Israël a perdu sa ferveur,
Ce n'est plus qu'un endroit suspect dont on a peur.

ENOCH.

Ah ! Joël l'incertain, il faut toujours qu'il doute !

JOEL.

Que je m'éclaire, au moins. Où conduit cette route ?

PHAREG.

Du côté de Sidon.

JOEL.

Et la rivière, là ?

PHAREG.

Au pays de Moab, en passant par Ercla.

JOEL.

Mais, dis-moi, j'aperçois là-bas une chaumière,

PHAREG.

Je sais à quel renard elle sert de tanière.
Son hôte n'est rien moins qu'un défenseur des lois:
C'est un joyeux pêcheur, bon à tous les emplois,
Prêt à servir quiconque a besoin qu'on le serve,
Vénal avec excès, mais discret sans réserve;
Il vit là, seul, fuyant les regards curieux,
Et son appui pourra nous être précieux.

(Il se dirige vers la porte de la cabane où il frappe.)

Hé! Zabulon?

(Après un silence.)

Le vieux coquin dort d'un bon somme.

(Il heurte de nouveau à la porte.

Hé! Zabulon?

ZABULON, de l'intérieur de la cabane.

Qui frappe?

PHAREG.

Un ami.

ZABULON.

Qui se nomme?

PHAREG.

Phareg, fils de Jaïr, de la tribu d'Azer.

SCÈNE II.

LES MÊMES, ZABULON.

ZABULON, sortant et refermant la porte derrière lui, avec précaution.

Toi, Phareg ! Que viens-tu chercher dans mon désert ?

PHAREG.

J'y viens précisément chercher la solitude.

ZABULON, apercevant Enoch et Joël.

Et qui sont ces gens-là ?

PHAREG.

Sois sans inquiétude ;
C'est Enoch, d'Ephraïm, et Joël, d'Issachar.

ENOCH, s'avançant.

Autant amis d'Hélias qu'ennemis de Sammgar ;
Si tu n'es pas changé, nos haines sont pareilles.

ZABULON.

Plus bas, plus bas, amis, mes murs ont des oreilles.

PHAREG.

Tu n'es plus seul ?

ZABULON.

Hélas ! malgré mes cheveux gris,
J'ai pris femme, ou plutôt, une femme m'a pris.
Un être tout confit de crédulité folle,
Qui, prêchant, nuit et jour, d'exemple et de parole ;
S'efforce à me tirer hors des sentiers mauvais,
Et se repent pour moi des fautes que je fais.

PHAREG.

Mais lui confierais-tu des secrets d'importance ?

ZABULON.

Elle a, sur tous les points, toute ma confidence.
Quoique d'humeur morose et d'esprit très aigri,
Ma femme n'est pas femme à trahir son mari.

PHAREG.

Tu le crois fermement ?

ZABULON.

Je fais plus que le croire
J'en suis sûr. Mais où tend cet interrogatoire ?

PHAREG.

Vous habitez tout seuls, tous deux dans ta maison ?

ZABULON, à part.

Cette question-là m'a tout l'air d'un soupçon...
Il a vu Misaël avec sa Moabite ?

PHAREG.

Tu te tais ?

ZABULON, haut.

Avec qui veux-tu donc que j'habite ?
Qui voudrais-tu qui fût avec nous sous mon toit ?

PHAREG.

J'aime mieux de beaucoup que personne n'y soit.

ZABULON, joyeux.

Eh bien ! mais, justement, personne, ami, personne.

PHAREG.

Alors la place est libre et la retraite est bonne.

ZABULON.

La retraite ? Il s'agit ?

PHAREG.

D'un lieu de rendez-vous.
Notre prophète Hélias est attendu par nous
Et nous cherchions d'avance aux portes de la ville
Un endroit retiré qui nous fût un asile
Où pouvoir sans danger préparer un complot....

ZABULON, l'interrompant.

Oh ! cet endroit n'est pas l'asile qu'il vous faut.

PHAREG.

Pourquoi ?

ZABULON.

Ma femme...

PHAREG.

Eh bien ? Tu te disais sûr d'elle ?

ZABULON.

Mais songez à quel point il la faudrait fidèle
Quand, outre sa ferveur, dont j'ai parlé déjà,
Elle est la sœur de lait de Respha !

PHAREG.

De Respha !
La femme de Sammgar ?

ZABULON.

La femme du grand prêtre ;
Et pour vous voir trahis sans que je sois un traître
Il suffirait d'un mot redit même au hasard
Par ma femme à Respha, par sa femme à Sammgar.
Ah ! croyez-moi, partez, fuyez même au plus vite.

ENOCH.

Il dit vrai, ce serait un guêpier que son gîte.

ZABULON.

Et dont la guêpe aurait un aiguillon mortel.

PHAREG.

Quel autre endroit trouver ?

JOEL.

Eh! n'importe lequel!
Ces bois ne manquent pas d'abris pour qui conspire,
Et j'en sais un meilleur où je vais vous conduire.

ZABULON, pressant et regardant avec inquiétude du côté de la cabane.

C'est cela, conduis-les, suivez-le...

ENOCH.

Quel effroi!

ZABULON.

C'est pour vous que je tremble encor plus que pour moi.
Ma femme est d'un esprit soupçonneux à l'extrême.

JOEL, à Phareg.

Es-tu sûr de ton homme?

PHAREG.

Oh! comme de moi-même.
D'ailleurs voici de quoi nous en assurer mieux.

(A Zabulon en lui tendant deux pièces d'or.)

Mets ceci sur ta langue et cela sur tes yeux
Et s'il nous faut un jour un porteur de message...

ZABULON.

Mon âne et moi serons tout prêts pour cet usage.

(Phareg, Enoch et Joël s'éloignent en gravissant le coteau

JOEL, à Phareg.

A quoi bon enrôler un pareil messager?

PHAREG.

On fait arme de tout quand tout est en danger.

SCÈNE III.

ZABULON, seul, puis SARAH.

ZABULON.

Ouf! j'en suis délivré, mais j'étais au martyre.
Que n'auraient-ils pas dit et qu'aurais-je pu dire
Si, par un mauvais sort auquel j'ai cent fois cru,
Misaël ou Kozby leur était apparu.
Enfin les voilà loin et nous en voilà quitte.

VOIX DE KOZBY, dans la cabane.

Gloire à Baal, gloire à Moloch!
Des cris du cerf au chant du coq,
Les nuits d'amour passent bien vite;
Mais l'amour d'une Moabite
Est une eau vive au creux d'un roc.
Gloire à Moloch!

ZABULON.

Ils sont partis à temps!

SARAH, sortant précipitamment de la chaumière.

Tu l'entends, la maudite!

ZABULON, essayant de la calmer.

Sarah, ma femme...

SARAH.

Non. Je suis lasse, vois-tu,
Des remords que ton crime inflige à ma vertu.
Et si tu ne veux pas chasser cette étrangère...

ZABULON.

Je ne veux pas rouvrir ma porte à la misère
Et tel je suis heureux tel je veux demeurer.

SARAH.

Tu mets donc ton bonheur à me désespérer?

ZABULON.

C'est toi qui mets le tien à traverser ma joie
Depuis soixante jours que ta douleur larmoie!
Dirait-on pas que j'ai commis un crime affreux
Pour recueillir chez moi deux pauvres amoureux.

SARAH.

Mais ces amoureux-là, leur amour est maudite.
Cette Kozby...

ZABULON.

Je sais, c'est une Moabite.

SARAH.

Et Moïse a jeté l'anathème éternel
Sur le sang de Moab pour le sang d'Israël.

ZABULON.

Mais puisque je le sais, que sert qu'on me le dise ?

SARAH.

Et comme je comprends l'arrêt du grand Moïse !
Comme ce qui se passe est clair pour qui sait voir.

ZABULON.

Que vois-tu qui t'inspire un si grand désespoir ?

SARAH.

Regarde-le, cet homme en proie à cette femme.
Déjà toute ferveur est morte dans son âme ;
Sa croyance elle-même agonise déjà,
Et c'est Baal qui vient combattre Jéhovah.

ZABULON.

La victoire en tout cas doit te paraître sûre.

SARAH.

Mais de pareils combats ne vont pas sans blessure.
Et je dois à Respha...

ZABULON.

De servir Misaël.

Crois-moi, ne lui fais pas un chagrin plus cruel.
Car, criminelle ou non, ma complaisance, en somme,
A plutôt retenu que perdu ce jeune homme.
Quand, après cette guerre où Sammgar fut vainqueur,
Misaël vint m'ouvrir les secrets de son cœur
Me conter comme quoi, par passion subite,
Certain soir de combat, certaine Moabite
L'avait... bref qu'il voulait la rejoindre là-bas
Et qu'il ne vivrait plus s'il ne la voyait pas ;
L'ai-je voulu conduire ? Ai-je prêté ma barque ?
N'ai-je point fait plutôt mainte sage remarque,
Objectant ses devoirs, son père, la raison ?

SARAH.

Tout cela pour finir par offrir ta maison
Et d'aller lui chercher, toi-même, cette femme.

ZABULON.

Mais ce que j'en ai fait c'était par bonté d'âme ;
Crainte qu'avec le bruit qu'on eût pu faire autour,
Ce départ pour Moab n'eût été sans retour.
D'ailleurs, ce Misaël que ton reproche attaque
Va rentrer à Sichem pour célébrer la Pâque ;
Tu vois que sa ferveur...

SARAH.

N'est qu'un reste d'effroi.

ZABULON.

Quel qu'en soit le motif, nous respectons la loi.

SARAH.

Ainsi ta conscience est en paix?

ZABULON.

C'est trop dire,
Mais ses petits combats n'ont rien qui la déchire.
Quel plus joli métier aux profits plus charmants
Que celui d'aubergiste hébergeant deux amants?
Les laisser seuls, voilà les trois quarts de la tâche.
Rien n'est mal fait, rien n'est mauvais, rien ne les fâche.
La table est chancelante ou le flacon boiteux?
Ils ne voient même pas ce qu'ils ont devant eux;
« Quatre et quatre font dix », ils n'écoutent pas même.
O l'heureuse jeunesse! elle est aimée, elle aime!
Que leur font mes calculs, à ces cœurs palpitants?
Le vrai larcin serait de leur voler du temps.

SARAH.

Et que m'importe à moi tes calculs? que m'importe
La joie ou le repos que ton gain te rapporte!
Pour la dernière fois veux-tu chasser Kozby?

ZABULON.

Que je te surprendrais si je te disais oui.

SARAH.

Alors, adieu.

ZABULON.

Comment, adieu? Que veux-tu dire?

SARAH.

Si Kozby ne part pas, c'est moi qui me retire.

ZABULON.

Et chez qui ?

SARAH.

Chez Respha.

ZABULON, avec effroi.

Mais Respha c'est Sammgar.

SARAH.

Tu n'as rien de fâcheux à craindre de ma part.
N'ai-je pas aussi moi ma faute dans ta faute
Aussi, moi j'ai servi cette hôtesse et cet hôte.

ZABULON.

Oui, certe !... et si Sammgar s'en doutait seulement...

SARAH.

Je veux votre salut, non votre châtiment.

ZABULON.

J'entends, tu vas prier le Ciel qu'il nous éclaire.

SARAH.

Peut-être.

ZABULON.

Le moyen n'a rien pour me déplaire.

Seulement ne va pas, croyant la rassurer,
Annoncer à Respha que son fils va rentre
Tu n'en peux rien savoir et n'en dois rien lui dire.

SARAH.

Qui pense à vous sauver saura ne pas vous nuire.

ZABULON.

Bonne route, en ce cas, et d'ailleurs à ce soir,
Je ne quitterai pas Sichem sans t'aller voir.

SARAH.

Adieu, pauvre insensé !

ZABULON.

Bon voyage, ma femme.

SCÈNE IV.

ZABULON seul, puis MISAEL ET KOZBY.

ZABULON.

Elle me reviendra sans que je la réclame.
Ah ! voici justement sortir nos amoureux,

(Entrent en scène Misaël et Kozby appuyés l'un sur l'autre.)

Tout sombres. Quel nuage a pu surgir entre eux ?
C'est ce départ sans doute auquel Kozby résiste.

KOZBY.

Qu'as-tu, mon bien-aimé, qui te trouble et t'attriste?
Déjà, depuis hier...

(Apercevant Zabulon.)

Ah! Zabulon, c'est toi.

ZABULON.

Moi-même qui voudrais...

MISAEL.

Bien... plus tard, laisse-moi.

ZABULON.

A quelle heure?...

MISAEL, impatienté.

Va-t'en!

ZABULON, à part, en s'en allant.

Hum! c'est plus qu'un nuage.
Le temps est, je le vois, tout à fait à l'orage.
Enfin! allons toujours préparer ce qu'il faut.

KOZBY, à part, regardant Misaël.

Songe-t-il à sa Pâque? Ai-je espéré trop tôt?

(Allant à Misaël qui s'est assis sur le bord du torrent.)

Misaël, Misaël, ta pensée est absente.
Il ne vient pas de moi le souci qui te hante.

MISAEL.

Et quel souci veux-tu que j'aie auprès de toi ?

KOZBY.

Celui que ton regard me cache et que je voi.

MISAEL.

Et quand je te dirais ma tristesse ou mon doute,
Ton sentiment fût-il celui que je redoute,
Que tu nierais encor l'avoir jamais subi.

KOZBY.

Kozby ne nierait pas ce qu'eût pensé Kozby.
Tu me l'as dit, ami, je suis une barbare
Qu'affole le plaisir, que la douleur égare,
Incapable de feinte et capable de tout,
Pour t'avoir là toujours et tes bras à mon cou.

MISAEL.

Tu ne regrettes rien de ta splendeur passée?

KOZBY.

Regretter! regretter! ô demande insensée,
Doute dont me viendraient des doutes à mon tour!
Ce n'est donc pas l'oubli de tout que ton amour ?
Ton cœur n'en est pas plein? Ton cœur n'en est pas ivre?
O le triste vivant qui se regarde vivre.
Qui lorsqu'il a pour soi le présent, l'avenir,
Négligeant d'espérer, pense à se souvenir.

MISAEL.

Oh ! vois-tu, quand je songe à ta libre contrée,
A cette vie heureuse, opulente, enivrée,
Au flot des serviteurs, au luxe des palais,
Je me dis que ce sont des vols que je t'ai faits.
Toi la libre Kozby, la Moabite altière,
T'avoir réduite à vivre au fond d'une chaumière,
N'ayant plus, sous le coup de notre dure loi,
Ni bien-être, ni paix, ni liberté....

KOZBY.

J'ai toi !
Chassez, mon bien-aimé, ces visions lointaines.
Si vous n'avez jamais de soucis que mes peines,
Si ce sont mes regrets qui sont vos seuls remords,
Alors sois rassuré, sois bien heureux alors.

MISAEL.

Eh bien ! oui, bienheureux ! je le suis, je veux l'être,
Laisse-moi m'enivrer des splendeurs de ton être ;
Rends-moi tes yeux, rends-moi tes regards embrasés,
Et que le ciel s'effondre au bruit de nos baisers.

SCÈNE V.

LES MÊMES, ZABULON.

ZABULON, entrant.

Pardon si j'interromps encor ce tête-à-tête;
Mais l'heure du départ vaut qu'on s'en inquiète.

KOZBY, à Zabulon.

Du départ!

ZABULON.

Le soleil décline et le jour fuit,
Et si vous voulez être au Temple avant la nuit.

KOZBY.

Au Temple!

MISAEL, à part.

Chien maudit qui vient brusquer les choses!

ZABULON.

Tiens!

MISAEL.

Ce départ n'est pas ce que tu le supposes.

KOZBY.

Réponds-lui; restes-tu? pars-tu? réponds-lui donc!

MISAEL.

Je ne peux pas ne pas partir.

KOZBY.

C'est l'abandon !

MISAEL.

Folle ! ce n'est au plus qu'une absence très brève.

(A Zabulon.)

Va seller nos chevaux.

KOZBY, à part.

C'est Dieu qui me l'enlève.

(Sort Zabulon.)

SCÈNE VI.

MISAEL, KOZBY.

MISAEL.

Écoute-moi.

KOZBY.

Tu pars ?

MISAEL.

Il le faut, ma Kozby.

KOZBY.

Et d'où vient ce projet de départ si subit?

MISAEL.

Subit pour toi, cher être, à qui par amour même
J'ai voulu le cacher jusqu'au moment suprême ;
Mais ce départ était arrêté, dès le jour
Où j'ai, quittant Sichem, habité ce séjour.

KOZBY.

Ainsi pendant deux mois d'existence commune,
Il ne t'échappa pas une phrase, pas une,
Qui trahît le cruel projet que tu formais ;
Ah! cœur mystérieux, tu ne m'aimas jamais!

MISAEL.

Quelle preuve d'amour et plus grande et plus sûre,
Que de porter secrète au cœur, une blessure,
Et pour l'être adoré redoutant tout ennui,
Ayant le deuil en soi, sourire encor pour lui?

KOZBY.

Non, Misaël, l'amour n'a pas de ces partages,
C'est son côté trompeur par où tu l'envisages,
Et dans le noble effet de ce lieu commun,
Se taire c'est mentir, aimer c'est n'être qu'un.

MISAEL.

Oh! femme qui prétend m'apprendre comme on aime,
Faut-il, pour être égal, que l'amour soit le même?

N'apportons-nous pas là, chacun de son côté,
Moi, mon cœur hésitant, toi, ton cœur révolté?
Tu marches toujours, toi, sur ta route superbe,
Foulant d'un même pied le roc ou le brin d'herbe,
Libre dans ton espoir, libre dans ton désir,
Et, dès qu'un fruit te plaît, hardie à le saisir;
Mais moi, dont l'être entier est entouré d'entrave,
De devoirs que j'écarte et de lois que je brave,
Dont chaque pas vers toi demande tant d'efforts
Que je reste meurtri des combats dont je sors,
Puis-je ne pas garder dans le fond de mon âme
De ces chagrins muets que ta tendresse blâme?
Quand tu n'y pourrais rien, dois-je t'en alarmer?
Aimer c'est rendre heureux, me taire c'est t'aimer!

KOZBY.

Et tu crois ma tendresse à ce point aveuglée,
Que ce qui te troublait ne m'ait jamais troublée?
Tu crois que l'ennemi de tes secrets combats
Mes secrètes terreurs ne le haïssaient pas?
Ah! que je le connais, le spectre qui se dresse,
Si près que nous soyons, et partout, et sans cesse,
Entre nos cœurs de flamme et nos baisers de feu,
Quelqu'un est entre nous, ce quelqu'un là... c'est Dieu!

MISAEL.

Oh! tais-toi, ma Kozby!

KOZBY.

Je ne veux plus me taire.
C'est assez de silence et c'est trop de mystère;

Ces luttes sourdes n'ont ni vaincu ni vainqueur :
Il est temps de venir départager ton cœur.
Je sais pourquoi tu pars ; je sais où tend ta fuite ;
Quelques mots échappés à Sarah m'ont instruite.
C'est la Pâque qu'on doit célébrer, et tu veux
Porter à l'Éternel tes remords et tes vœux !
Dis, réponds, est-ce vrai ?

MISAEL.

Quelle fièvre est la tienne ?
Que t'importe où j'irai, pourvu que je revienne ?
Et tu ne peux douter, connaissant mon amour,
Que mon départ subit n'ait un subit retour.

KOZBY.

Ton amour ? Suis-je sûre, hélas ! de le connaître ?
Que puis-je en espérer, que puis-je m'en promettre,
Si, dans le trouble affreux dont tu me vois pleurer,
Ta réponse incertaine hésite à m'éclairer ?

MISAEL.

Et que veux-tu savoir ?

KOZBY.

Tout ce que tu me caches.
Cet effrayant réseau de secrètes attaches
Qu'a jeté sur ton cœur ce Dieu sombre et haineux,
J'en veux saisir les fils, j'en veux briser les nœuds ;
Ou confonds si tu peux ma raison par la tienne,
Esclave de ton Dieu, fais-moi chérir sa chaîne ;

Prouve-moi sa bonté, sa justice, sa loi;
Rends-nous captifs tous deux ou sois libre avec moi.

MISAEL.

Ah! si je le pouvais, si ma foi qui vacille
Pouvait à mes désirs subitement docile
S'éteindre tout à coup ou m'embraser si bien
Que le feu de mon cœur transfigurât le tien!...
Mais ma foi sans ferveur, comme un tison sans flamme,
Consume ma raison sans éclairer mon âme,
Si bien que je ne peux, sans force et sans appui,
Ni te conduire à Dieu, ni me reprendre à lui.

KOZBY.

Tu ne peux pas? dis-tu, quelle épreuve as-tu faite?
Je t'aurais cru moins prompt à subir ta défaite,
Quand tu m'es apparu, soldat victorieux,
Sur le seuil écroulé du temple de nos dieux.
Ah! nos dieux! ces faux dieux comme Israël les nomme,
Sont les vrais dieux, les dieux qui laissent vivre l'homme;
Qu'on n'a pas à prier, qui n'ont pas à punir,
Et pour qui rien n'est mal que ce qui fait souffrir.
Qu'est-ce donc que ton dieu jaloux qui vous torture?
Ce créateur hostile à toute créature;
Qui fait de l'existence un combat douloureux,
Comme s'il était rien de vrai que d'être heureux?

MISAEL.

Mais encore une fois, ma Kozby, que t'importe?
Plus terrible est mon Dieu, plus la tendresse est forte,
Qui sans en être atteinte a subi ce remord.

KOZBY.

Qui le subit est fou, qui le repousse est fort;
Qui m'aime n'obéit qu'à ce que je commande:
Reste!

MISAEL.

Oh! ne me fais pas une telle demande.
J'entrevois ton espoir; je comprends ton souci;
Mais quand les miens prieront, je dois prier aussi.
N'entreprends pas, crois-moi, de me rendre rebelle,
Car même en te disant que le Dieu qui m'appelle
Est le Dieu d'Israël, le Dieu de mon pays,
Je n'ai pas dit à quoi ni pourquoi j'obéis.
Ce n'est pas de si haut que lui vient sa puissance:
L'homme sort lentement des respects de l'enfance,
Tant a pour soi de force et de pouvoir sur nous,
Le fantôme adoré de la mère à genoux.

KOZBY.

Et moi qui, ce matin, joyeuse, enorgueillie,
Triomphante d'amour, me disais: il oublie!
Il oublie, et ce Dieu qui faisait mon effroi
S'est enfui de son âme, épouvanté par moi.
Mais non, non, mes baisers, mes transports, mes caresses,
Tout ce torrent d'amour, tout ce flot de tendresses
Que prodiguaient mes yeux, mes lèvres et mes bras,
Rien ne versait l'oubli, Dieu ne s'enfuyait pas!
Eh bien! va le prier ce Dieu sombre et farouche,
Qui défend ta bouche à ma bouche,
Et tes baisers à mes baisers;

Va le prier, va mettre aux pieds de sa colère
Le sacrifice volontaire
De tes désirs inapaisés.
Va, va prier ce Dieu des dieux qui te possède,
Appelle sa force à ton aide,
Demande-lui de m'oublier,
Je t'aimais, tu m'aimais, qu'importe, Dieu t'en blâme !
Livre-lui ton âme et mon âme,
Va le prier ! va le prier !

MISAEL, tombant aux genoux de Kozby.

Ah ! farouche lionne, elle est à toi ta proie.
Devoirs, craintes, remords, tiens, prends, déchire, broie !
Arrache de ce cœur dont ton cœur est jaloux
Tout ce qui n'est pas toi.

KOZBY, l'enlaçant.

Tout ce qui n'est pas nous.

MISAEL.

Que m'importe ce Dieu ? que me fait sa colère ?
C'est toi qu'il faut prier, c'est à toi qu'il faut plaire,
Toi, dont un seul regard de joie ou de rigueur
Ensoleille ma vie ou désole mon cœur !

KOZBY.

Oh ! cela c'est aimer, et comme il faut qu'on m'aime !

SCÈNE VII.

LES MÊMES, ZABULON.

ZABULON.

Je vous attends, seigneur, et depuis longtemps même.
Le temple sera clos si nous tardons un peu.

MISAEL, montrant Kozby.

Tiens ! le voilà mon temple.

KOZBY.

Enfin, j'ai vaincu Dieu !

ACTE DEUXIÈME.

Le Carrefour des Lys, au même endroit qu à l'acte précédent.

SCÈNE PREMIÈRE.

ZABULON seul, étendu sur un banc.

L'absence d'une femme est une douce chose !
Depuis hier je me crois veuf, je me repose,
Ça ne peut pas toujours durer évidemment,
Mais c'est bien ce qu'on peut nommer un bon moment.

(Hélias et sa fille Miriam apparaissent sur le haut du coteau. Zabulon se retourne et se lève en entendant du bruit.)

Encore des passants ! Ah ! c'est insupportable,
Mon désert habité devient inhabitable.
Comment !... Mais !... c'est Hélias ! je ne me trompe pas.
Empêchons Misaël de sortir en tous cas.

(Rentre Zabulon.)

SCÈNE II.

HÉLIAS, MIRIAM.

(Miriam s'arrête de temps en temps pour cueillir des fleurs.)

MIRIAM.

Déjà brille au loin l'aube virginale,
Et, comme un nuage au vent emporté,
La lune s'enfuit sur son char d'opale;
Le ciel est moins bleu; l'étoile est plus pâle;
La lueur s'éteint quand naît la clarté.

Que de nids jaseurs, que d'ailes ouvertes,
Quel frissonnement des feuilles du bois!
La nature entière est pleine d'alertes,
Et des merles noirs aux cigales vertes,
Tout est mélodie et rien n'est sans voix.

HÉLIAS.

Miriam est contente?

MIRIAM.

Oh! bien contente, père.
C'est si beau ces grands bois, ces fleurs, cette rivière!
Et vous ne vouliez pas prendre par mes sentiers;
C'est plus long, disiez-vous, oui, vous le prétendiez:

Comme si le temps compte et si l'espace existe !
Comme si le plus court n'était pas le plus triste !
Voyons, père, avouez qu'il était malheureux
De suivre avec la foule un grand chemin poudreux,
Quand, si près du chemin et si loin de la foule,
L'ombre est là qui frémit, le flot est là qui coule.

HÉLIAS.

Oui, va, gronde-moi bien, fais-moi bien la leçon ;
Oui, ma route avait tort, tes sentiers ont raison ;
Chante, oiseau, cours, gazelle, et dans ton allégresse
Rajeunis le vieillard au bruit de ta jeunesse.
Seulement tu nous perds avec ces détours-ci.

MIRIAM.

Oh ! que non pas ; tenez ! on voit Sichem d'ici.

HÉLIAS.

Sichem ! Ah ! faible cœur, te voilà qui tressailles !
Et pourtant que devraient évoquer ces murailles
Sinon le souvenir cruel du châtiment ?
D'où vient que ma rancune hésite et se dément !
— Ah ! merveilleux attraits du sol de la patrie,
C'est vous qui pénétrez dans mon âme attendrie
Et j'oublie un exil à peine terminé
Au seul aspect du coin de terre où je suis né.

MIRIAM, qui le tient tendrement embrassé.

Oublions ! Oublions !

HÉLIAS.

Et toi dont la tendresse
A secouru ma vie et charmé ma détresse,
Puisses-tu retrouver à ton foyer rendu
Un peu de ce bonheur que je t'ai si bien dû.

MIRIAM.

C'est être heureux déjà qu'oublier sa souffrance

HÉLIAS, devenant tout à coup sérieux.

Celle d'autrui vaut seule en effet qu'on y pense,
Mais celle-là, malheur à qui s'en distrairait!

MIRIAM, à part.

Voici déjà l'ancien Hélias qui reparaît.
Ah! mes pressentiments, votre crainte était sage,
Seigneur, Dieu d'Israël, soutenez mon courage.

(A son père.)

Venez là vous asseoir au bord de ce torrent,
Bercer vos noirs soucis à son flot murmurant,
Tandis qu'agenouillée auprès de vous sur l'herbe
Ayant fait ma moisson je vais lier ma gerbe.

(Miriam s'assied à terre. Elle arrange ses fleurs auprès d'Hélias assis près d'elle sur un tronc d'arbre.)

HÉLIAS.

Et la vieille maison qui nous attend là-bas,
Tu n'y penses donc plus ?

MIRIAM, montrant les fleurs.

Vous ne voyez donc pas?
Mais ce bouquet cueilli ne le fut que pour elle.
Oui, je veux la fêter, la maison paternelle,
Je veux, qu'y présageant la fin de nos malheurs,
Le calme de ces bois y rentre avec ces fleurs.

HÉLIAS.

Cette volonté-là, petite conseillère,
Pourrait ne pas trouver obéissance entière,
Et d'inspirer un calme oublieux du devoir,
Ces fleurs, ces belles fleurs, n'auront pas ce pouvoir.

MIRIAM.

Hélas! ma volonté n'était qu'une espérance.

HÉLIAS.

Ah! ah! c'est notre vieux débat qui recommence?
Et moi qui la suivais à travers la forêt,
C'est pour me convertir alors qu'on m'égarait.

MIRIAM.

Hélas! si vous saviez quel effort je déploie,
Et comme ma gaîté n'est pas toujours la joie.

HÉLIAS.

Tu souffres, mon enfant?

MIRIAM.

Oui, d'un doute cruel.
Depuis que nous voici rentrés dans Israël,
Par de sombres passants accostés sur la route,
Vous parlez et j'entends, on répond et j'écoute.
Or, sous tous les propos et dans tous les discours
Un mot qui me fait peur réapparaît toujours ;
Quel est-il ce serment qu'il faut qu'on exécute ?
Est-ce que vous venez recommencer la lutte,
Est-ce que le complot avorté renaîtrait ?

HÉLIAS.

Levez-vous et partons.

MIRIAM, avec désespoir.

C'est donc vrai ! c'est donc vrai !

HÉLIAS.

Silence, Miriam, ces choses-là sont miennes.
Ma tendresse est à vous, n'entrez pas dans mes haines.
Et quoi que vous puissiez en savoir désormais,
N'en parlez plus jamais, vous m'entendez.

MIRIAM, tristement.

Jamais.

HÉLIAS, après un silence.

Je ne peux pas, vois-tu, déserter cette tâche,
Tout m'y pousse, tout me l'impose et m'y rattache,

C'est un devoir enfin, et toi qui sais si bien
Ce que c'est qu'un devoir...

MIRIAM, se levant et jetant ses fleurs dans la rivière.

Oui, je ferai le mien.

HÉLIAS.

Pourquoi jeter tes fleurs ?

MIRIAM.

Pourquoi garder mes rêves?
A quoi bon t'apporter leurs parfums et leurs sèves,
Maison déserte où c'est l'effroi qui nous attend?
Oh ! père, vous si bon, me faire souffrir tant !

HÉLIAS.

Tu ne peux pas douter cependant que je t'aime.
Hélas ! la preuve en est ta croyance elle-même !
Est-ce qu'au jour d'exil, pas plus qu'aux heureux jours,
Jamais par mes conseils, jamais par mes discours,
Contrevenant au vœu de ta mère expirante,
J'ai troublé dans ton cœur la foi qui te tourmente ?

MIRIAM.

Et qui donc m'avait dit, si ce n'est cette foi ?
Avant ton père Dieu, mais ton père avant toi.

HÉLIAS.

Vous êtes, mon enfant, la bonté sur la terre.

Mais n'est-il ici-bas qu'une fille et qu'un père?
Il est des opprimés, des oppresseurs, il est
Des libertés qu'on aime et des abus qu'on hait,
Et ce n'est pas Moïse et sa loi que je blâme,
Qu'il ait ou non vu Dieu, qu'importe, il a vu l'âme!
La conscience humaine est née au Sinaï,
Mais le prêtre! voilà l'adversaire haï.

MIRIAM.

Par pitié!

HÉLIAS.

Pardon! oui, la colère m'égare.
Ne parlons plus jamais de ce qui nous sépare.
Tant de choses nous sont un si puissant lien :
Je te laisse ton Dieu, ne combats plus le mien.
Tu m'entends, mon enfant?

MIRIAM.

Je vous entends, mon père.

HÉLIAS, l'arrêtant.

Mais regarde, vois-tu là-bas sur la rivière,
De leurs mille couleurs illuminant les eaux,
Tes pauvres fleurs flottant sur un lit de roseaux?
En étendant la main, nous les aurions sans peine;
Viens les chercher avant que le flot les entraîne.
Le crois-tu donc joyeux et doux mon horizon?...
Va, j'ai besoin aussi de fleurs à la maison.

(Hélias et Miriam s'éloignent du côté de la rivière. La porte de la cabane s'ouvre. Entrent en scène Kozby, Misaël et Zabulon.)

SCÈNE III.

MISAEL, KOZBY, ZABULON.

KOZBY, à Misaël.

Hélias va revenir, parle-lui, je t'en prie.

MISAEL.

Mais cet Hélias s'attaque aux lois de ma patrie.

KOZBY.

Ta patrie et ses lois condamnent nos amours.
Dois-je toujours t'aimer en me cachant toujours?

MISAEL.

Songe donc qui je suis.

KOZBY.

Songe qui tu veux être!
De ton propre bourreau deviens ton propre maître.

MISAEL.

Non, le crime est trop grand, l'effort est trop cruel.

KOZBY.

Si tout devient permis, rien n'est plus criminel.

ZABULON, à part.

L'admirable maxime!

KOZBY.

O terreurs ridicules,
Le bonheur vient à nous et c'est toi qui recules!
Ce qu'a dit Zabulon ne t'a donc pas frappé?
Hélias prêche un Dieu libre à l'homme émancipé.
Ce Dieu-là permet tout.

ZABULON, à part.

J'en doute, mais n'importe.

KOZBY.

Et quand la liberté passe devant ta porte
Tu t'emprisonnerais sous tes propres verroux?
C'est un libérateur qu'Hélias : libère-nous.

MISAEL.

Mais ce libérateur, je l'ai banni moi-même.

KOZBY.

Si tu m'aimes tu vas l'accueillir.

MISAEL.

Si je l'aime!...

KOZBY.

Le voici, parle-lui.

ZABULON.

Mais nous, retirons-nous.

(Rentrent Kozby et Zabulon; arrivent Hélias et Miriam.)

SCÈNE IV.

HÉLIAS, MIRIAM ET MISAEL.

HÉLIAS, à Miriam.

Pour un bouquet perdu ces regrets sont bien fous,
Dirait-on pas vraiment qu'il s'agit d'un naufrage!
Nous t'aurons d'autres fleurs, chercheuse de présage.

MIRIAM, apercevant Misaël.

Ah! père, Misaël!...

MISAEL.

Miriam, Hélias,
Soyez les bienvenus dans Israël!

MIRIAM, à part.

Hélas!

HÉLIAS, à Misaël.

En vérité, j'admire une telle impudence :
La main que tu me tends a signé ma sentence.

MISAEL.

Est-ce que mon accueil n'est pas mon désaveu?

HÉLIAS.

Je croyais mon exil nécessaire à ton Dieu.
Car ce fut ta réponse implacable et hautaine
Quand des voix s'élevant pour discuter ma peine

Vous avez répondu tous deux, ton père et toi :
La loi le veut; la loi le dit; suivons la loi!

MISAEL.

J'étais bien jeune alors et j'étais bien sévère.
Mais c'en doit être assez pour calmer ta colère,
Que de te dire, après un tel discours tenu:
Hélias que j'ai banni, sois le bien revenu.

HÉLIAS.

C'est le fils de Sammgar qui me tient ce langage?

MISAEL.

N'ai-je pas, comme tous, ma part de l'esclavage?
Plus on est près des lois plus on en souffre aussi.

HÉLIAS, à part.

Que s'est-il donc passé pour le changer ainsi?
Est-ce traité de paix ou pacte d'alliance...

MISAEL, tendant la main à Hélias.

Et maintenant tu peux serrer ma main, je pense.

MIRIAM, montrant à Hélias la main tendue de Misaël.

Père, le châtiment qui demande pardon.

HÉLIAS.

L'avenir me dira s'il le mérite ou non.

(A Misaël.)

Tu connais mon retour et tu sais ma demeure.

Si ce rapprochement nouveau n'est pas un leurre,
Si tu souffres des lois comme tu le prétends,
Viens me voir à Sichem, c'est là que je t'attends.
Suis-moi, ma fille.

(Sortent Hélias et Miriam. Quand ils ont disparu, la porte de la cabane s'ouvre et Kozby accourt vers Misaël.)

SCÈNE V.

KOZBY ET MISAEL.

KOZBY.

Eh bien ?

MISAEL.

Eh bien ! sois satisfaite,
Le mal n'est qu'ébauché, mais la honte est complète;
Si complète qu'Hélias en a pris du soupçon
Ne pouvant croire encore à tant de trahison !
Ah ! Kozby, quel abus tu fais de ton empire.
Et comme ta fureur se plaît à me détruire !...

KOZBY.

Si ce complot répugne à ton cœur révolté
Trouve un autre moyen de vivre en liberté.

MISAEL.

Je t'entends ! Eh bien, oui, mieux vaut encor la fuite.

La Moabite veut que je sois Moabite,
J'y consens. Viens, partons! aussi bien tout est fait
Et ce forfait du moins sera mon seul forfait!

KOZBY.

Tout ce que j'espérais, tout ce que mon silence
Renfermait de profonde et suprême espérance,
C'est bien toi qui le dis, c'est bien toi qui le veux,
Vivre ensemble à jamais, être à jamais tous deux.

Au moment où il va attirer Kozby dans ses bras, Misaël aperçoit sur le haut du coteau Respha conduite par Sarah.)

SCÈNE VI.

MISAEL, RESPHA, KOZBY, SARAH, qui rentre dans la cabane après avoir montré à Respha Kozby et Misaël.

MISAEL, à la vue de Respha.

Ma mère! ah! Dieu du Ciel! Va! va! laisse-moi vite.

KOZBY.

Mais!

MISAEL.

Ah! retire-toi!

RESPHA.

Non, reste, Moabite.

KOZBY.

Et qui donc êtes-vous pour m'oser commander ?

RESPHA.

Ah ! qui donc es-tu, toi, qui peux le demander,
Et quel douteux amour est-ce donc que le vôtre,
Qui vous laisse si bien étrangers l'un à l'autre
Qu'à ma seule présence et devant sa rougeur,
Nul instinct de respect ne t'ait jailli du cœur ?

KOZBY.

Ah ! vous êtes...

MISAEL.

Elle est celle dont la tendresse,
Sans me suivre partout plane sur moi sans cesse.

KOZBY, à part.

Sa mère !...

RESPHA.

Ah ! Misaël, est-ce toi que je voi ?
Qu'as-tu fait de mon fils et que fait-on de toi ?

KOZBY, à part.

Elle vient le reprendre.

MISAEL.

Ah ! chère, ah ! sainte mère,
Quels efforts douloureux et vains vous venez faire.

RESPHA.

Ta terreur me rassure, attestant ton remord.

MISAEL.

Ma terreur est d'avoir à t'affliger encor.
Tu ne sais pas jusqu'où cet amour me possède;
Comment rien n'y résiste, à quel point tout y cède!
Tu ne sais pas, oh! non, tu ne peux pas savoir,
Sur quels débris d'honneur, de vertu, de devoir,
Ce monstrueux torrent roule son flot colère :
Ma mère, par pitié, n'y risque pas ma mère.

RESPHA.

Laisse passer le flot qui doit tout emporter ?
Tout autre qu'une mère en pourrait hésiter.
Mais plus grand est le mal dont tu subis l'empire,
Plus je dois résister à l'horreur qu'il m'inspire;
Et là comme partout, ce soir comme jadis,
Veiller, mère obstinée, au salut de mon fils.

MISAEL.

Hélas ! que tentez-vous ?

RESPHA.

De te rendre à toi-même.
Regarde où te conduit cette femme.

MISAEL.

Je l'aime.

Oui je sais ce qu'elle est, je sais ce que je suis,
Que j'outrage mon Dieu, mon peuple, mon pays,
Que mon vertige est grand et ma bassesse extrême,
Mais, encore une fois et mille fois, je l'aime !

RESPHA.

Voilà ta seule excuse et ton seul argument ?
Mais tu n'as pas aimé dès le premier moment,
Ce n'est pas en un jour que tant d'honneur défaille ?
Quand tu l'as rencontrée, au soir de la bataille,
Ivre encor de carnage et le sang tout en feu...

MISAEL.

Ma mère !

RESPHA.

Allons ! Sarah m'a fait un long aveu.

MISAEL.

Les aveux de Sarah n'ont rien dit qui m'engage.

RESPHA.

Ta rougeur et ton cri m'en disent davantage.
Ces créatures-là conquises en un jour.

(Mouvement de Kozby.)

MISAEL.

Prenez garde, ma mère.

RESPHA.

A qui donc ?

KOZBY.

A l'amour.

RESPHA.

Amour ? ce cri des sens ! Amour ? ce vil caprice !
Ah ! ne le couvrez pas d'un nom qui l'ennoblisse ;
Le corps est seul en cause et l'instinct seul en jeu ;
Où l'âme n'est pour rien, l'amour est pour bien peu.

MISAEL.

Mon cœur...

RESPHA.

Qu'a-t-il à faire en ce qui vous enivre ?
Quand tous les sentiments qui le font battre et vivre,
Soit divins, soit humains, ne sont entre elle et toi,
Qu'un sûjet de révolte et qu'un objet d'effroi ?
Et je n'invoque pas nos lois et leur défense,
Je laisse au Dieu vengeur à venger son offense ;
Mais les fils de Moab, ne t'en souvient-il plus ?
Que nos derniers combats les aient ou non vaincus,
Peux-tu les oublier nos dix ans d'esclavage,
Nos temples en débris, nos prêtres en servage,
Tout Israël traqué par le fer, par le feu,
Leur glaive sur ton peuple et leur main sur ton Dieu ?
Culte, haine, devoir, tout te séparait d'elle !

MISAEL.

Mais l'amour a franchi l'abîme d'un coup d'aile !

RESPHA.

L'abîme était trop grand ; ton vol était trop lourd,
Et ton âme est tombée à moitié de l'amour.

Il te plaît de te croire à ces hauteurs sublimes,
Mais jamais tes transports n'en ont connu les cimes,
Jamais regard fiévreux n'entrevit ces clartés,
Et ce sont ses bas-fonds où vous vous agitez.

MISAEL.

Pouvez-vous bien penser ?...

KOZBY.

Peux-tu bien t'en défendre ?
Quel reproche est-ce là qu'on vient nous faire entendre ;
Et que nous parle-t-on de cimes, de clarté ?
La terre me suffit où tu vois ma beauté.

RESPHA.

Païenne !

KOZBY.

Oh ! oui, je suis païenne, et j'en fais gloire.
Je ne sais même pas ce que c'est que de croire,
Mais sur les verts coteaux de nos monts enchantés
J'adore le soleil père des voluptés.

RESPHA.

Eh bien, fils d'Israël, étais-je trop sévère ?

MISAEL.

Ah ! Kozby, qu'as-tu fait ?

KOZBY.

Et toi, qu'allais-tu faire ?...

Excuser notre amour en le faisant mentir?
Mon cœur ni mon orgueil n'y sauraient consentir.
Irai-je prendre au front un masque qui m'irrite?
Non, je suis l'idolâtre et libre Moabite,
Et même encor Moab n'existe plus pour moi,
Tant je vis dans l'oubli de tout, hormis de toi!

RESPHA.

Oui, certes, n'est-ce pas? Dieu, famille, patrie,
Tout doit crouler dessous ta folle idolâtrie?
Tout est faux qui n'est pas le bonheur dans tes bras?

KOZBY.

Oui, certes tout est faux qui nous gêne ici-bas.

RESPHA.

Sais-tu que ce serait ton arrêt, ce blasphème?
Que s'il ne t'aimait plus...

KOZBY.

Oui, mais je sais qu'il m'aime.

RESPHA.

Et tu corromps son cœur pour garder son amour!

KOZBY.

Je défends mon bonheur.

RESPHA.

Ton bonheur sera court.

KOZBY.

Court comme ma beauté, court comme ma jeunesse.

RESPHA.

O mon fils, tu l'entends, la folle pécheresse
Et nul dégoût du mal ne fait crier ta foi !

MISAEL.

Mais si ce qu'elle dit, je le pense aussi, moi.

RESPHA.

Oh ! tu n'en es pas là ?

MISAEL.

J'en suis plus loin, ma mère.

RESPHA.

Non, c'est pour m'effrayer et que je désespère
De t'arracher au crime où tu veux vivre encor...

MISAEL.

Mais ce crime, ma mère, est-ce un crime d'abord ?
Est-ce la vérité qu'une erreur trop admise ?
C'est le Dieu d'Israël et la loi de Moïse
Pour qui ma faute est grande et mon crime réel,
Mais il est d'autres dieux que le dieu d'Israël,
La terre sous le ciel a de plus vastes routes,
Et puisque celle-ci n'est qu'angoisse et que doutes,
J'en sors.

KOZBY, lui saisissant la main.

Et je suis là pour marcher avec toi.
Ce sont les appétits qui sont la seule loi.
Au nom de quel devoir vient-on troubler les êtres?
L'instinct est tout; le corps est roi, les sens sont maîtres;
Et que soient nos amours obscurs ou radieux,
C'est nous notre patrie et nous sommes nos dieux!

RESPHA.

Oh! cette femme! Dieu créateur, quelle femme!
Quel désert elle a fait de l'âme où fut mon âme
Comme elle a sourdement exercé son pouvoir,
L'entraînant au plaisir, le fermant au devoir;
Comme elle a goutte à goutte infiltré dans ses veines
La doctrine sans Dieu des passions humaines,
Où tout a son excuse, où rien n'a son mépris:
Ah! voleuse de cœur, me l'a-t-elle assez pris?

KOZBY.

Il semble que ce fils soit son bien et sa chose,
Qu'on n'y saurait toucher qu'autant qu'elle en dispose,
Et si sur son trésor la main d'autrui s'étend
Sa jalousie avare éclate en insultant.

RESPHA.

Avare, oui je l'étais, j'étais aussi jalouse
De ce trésor d'amour préparé pour l'épouse
Et que j'aurais livré d'un cœur reconnaissant
A celle qui pouvait continuer mon sang.

Mais sentir s'en aller sa jeunesse flétrie
Vers ce foyer sans Dieu, comme il est sans patrie,
Sentir que je le perds et voir qui me le prend,
Ah! oui, ma jalousie éclate en t'exécrant!

MISAEL, à Kozby.

Retire-toi, Kozby.

KOZBY.

Viens! si je me retire.

TAYLOR INST. OXFORD

RESPHA.

Oh! je peux tout entendre.

KOZBY.

Elle a bien su tout dire.

MISAEL.

Ce combat me torture.

KOZBY.

Et qui donc l'engagea?
Qui donc croyant me vaincre et triomphant déjà,
Est accourue ici, provocante, hautaine,
Comptant briser d'un coup l'amour qui nous enchaîne?
Qui donc enfin, qui donc, lente à s'y décider,
N'est pas bien sûre encor qui des deux doit céder?...

(A Respha.)

Tu ne comprends donc pas quel amour est le nôtre?
Que sa toute-puissance en dépasse toute autre

Et qu'à venir ainsi te jeter au milieu,
Tu te feras chasser comme j'ai chassé Dieu !

MISAEL.

Tais-toi, folle, tais-toi !...

RESPHA.

Qu'elle parle, au contraire,
Qu'elle insulte ton Dieu, ta patrie et ta mère,
Et que puisse ce flot de blasphème et d'affront,
Laver enfin ton âme en tombant sur mon front !

MISAEL.

Mais que voulez-vous donc, ma mère, que je fasse?
Puis-je obtenir de moi que cet amour s'efface
Qu'il ne soit pas en moi, fauve, ardent, insensé,
Lui qu'un pareil assaut n'a pas encor chassé?

RESPHA.

Ces amours-là, mon fils, rien n'y peut que l'absence.
Mais si je t'arrachais à sa sombre influence,
L'épreuve suffirait, et qui durerait peu,
Pour te fondre en moi-même et te rendre à ton Dieu.

KOZBY se dirige vers la cabane en appelant.

Zabulon !...

SCÈNE VII.

LES MÊMES, ZABULON.

ZABULON, paraissant.

Que veux-tu ?

KOZBY.

Ta barque est-elle prête ?

ZABULON.

Pourquoi ?

KOZBY.

Pour m'emmener.

MISAEL.

Pour t'emmener ? Arrête !
Oh ! ne pars pas, Kozby !

RESPHA, à Kozby.

Quel jeu jouez-vous là ?

KOZBY.

L'épreuve qu'il vous plaît de faire, faites-la ?

MISAEL, suppliant et allant vers elle.

Kozby !

KOZBY, la repoussant du geste et sautant dans la barque.

Non, Misaël. Zabulon, à tes rames !

(Elle saute dans la barque.)

Tu connais le chemin de ces pays infâmes,
Où vivent les amours libres sous le ciel bleu.
J'y retourne.

(A Respha.)

Rendez votre fils à son Dieu.

MISAEL, à Respha.

Mais cette épreuve est folle.

RESPHA.

Il faut, tu dois la faire.

MISAEL.

Oh ! vous ne savez pas qui vous gardez, ma mère.

KOZBY.

Au revoir, Misaël, souviens-toi de Kozby.

(La barque s'éloigne. Quand elle a disparu

RESPHA, attirant joyeusement Misaël dans ses bras.

Ah ! mon fils m'est resté !

MISAEL, sombre et s'arrachant à son étreinte.

Non, ton fils est parti.

ACTE TROISIÈME.

La cour intérieure de la maison d'Hélias à Sichem, sorte de patio arabe; au fond, sous une voûte, la grande porte donnant sur la rue; un escalier conduisant à une galerie. A droite et à gauche, diverses portes recouvertes de tentures grises et bleues. Au milieu, une fontaine jaillissante entourée d'un bassin. Dans le bassin, des fleurs. Çà et là des escabeaux, des nattes et des lits de repos.

SCÈNE PREMIÈRE.

HÉLIAS, MIRIAM, UNE SERVANTE.

MIRIAM.

Bonjour, père.

HÉLIAS.

Bonjour, enfant. Où vas-tu donc?

MIRIAM.

Au temple. C'est demain le jour du grand pardon.

HÉLIAS.

Et tous les jours pour toi celui de la prière.
Sammgar ne t'a donc pas fermé le sanctuaire
Depuis que Misaël habite sous mon toit ?

MIRIAM.

Sammgar est juste et bon.

HÉLIAS.

Si juste et bon qu'il soit,
Notre rapprochement doit causer sa colère,
Sinon sa crainte.

MIRIAM.

Hélas ! je n'en sais rien, mon père ;
Nul ne parle de vous devant moi.

HÉLIAS.

Non, c'est vrai —
Va prier, mon enfant.

(Il embrasse Miriam qui sort.)

SCÈNE II.

HÉLIAS seul, puis PHAREG.

HÉLIAS, seul.

Pauvre cœur torturé !

UN SERVITEUR, annonçant.

Maître, voici Phareg.

HÉLIAS.

Qu'il vienne.

PHAREG.

Salut, maître.
Misaël est-il là?

HÉLIAS.

Non, il n'y doit pas être.
Et même — puisqu'ici nous voilà seuls tous deux —
Laisse-moi te blâmer de tes choix hasardeux.
Voici déjà longtemps que je voulais te dire
Le dégoût et l'effroi que votre Enoch m'inspire.
Comment recrutez-vous un pareil vagabond?

PHAREG.

Pour attiser le feu tout ce qui brûle est bon.

HÉLIAS.

Et de tels alliés n'ont rien qui t'inquiète?

PHAREG.

Bah! On s'en sert d'abord et puis on les rejette.
Pour courir vite au but qu'importent les sentiers?
La plus juste révolte a besoin d'émeutiers.

HÉLIAS.

Mais rien n'est juste avec les artisans du crime.

Ma tâche est d'affranchir un peuple qu'on opprime,
Et non de déchaîner les appétits humains:
Pour aller droit au but il faut de droits chemins.
L'influence d'Enoch va s'augmentant sans cesse...

PHAREG.

Oh! le danger n'est pas Enoch.

HÉLIAS.

Qui donc serait-ce?

PHAREG.

Misaël.

HÉLIAS.

Misaël?

PHAREG.

Oui, depuis quelques jours
Notre nouvel ami tient d'étranges discours.
Hier même, au milieu de la foule assemblée
Que sa parole ardente avait toute troublée,
Misaël, qu'enivrait sans doute son succès,
Blâmait les longs retards que tu nous imposais;
Et, raillant tes calculs qu'il nommait tes alarmes,
Disait qu'il était temps d'avoir recours aux armes.

HÉLIAS.

C'est lui.

SCÈNE III.

LES MÊMES, MISAEL.

HÉLIAS.

Ce que Phareg me dit est-il certain?

MISAEL, entrant.

S'il dit que je suis las du joug qui nous étreint,
Que je pousse quiconque a du cœur à la guerre;
Et que, pour décider s'il faut ou non la faire,
J'ai convoqué ce soir les nôtres hors des murs,
Phareg n'affirme rien que des faits vrais et sûrs.

PHAREG.

Es-tu fou, Misaël, et sais-tu qui tu braves?

MISAEL.

Je sais qu'il est des cœurs saignants sous leurs entraves,
Et que je n'ai rien dit que nous ne pensions tous.

HÉLIAS, à Misaël.

Tes projets sont aussi coupables qu'ils sont fous.
L'émeute dans l'émeute est un péril suprême.
Je devrais te punir en te chassant toi-même;

Mais tu pouvais ne pas savoir pour cette fois
Que la révolte même avait aussi ses lois.

(A Phareg.)

Rends-toi chez tous nos chefs, dis-leur que dans une heure
Je les attends tous dix ici dans ma demeure.
Quant aux hommes qu'il a convoqués pour ce soir,
J'irai les rappeler moi-même à leur devoir.
Va, Phareg. — Je saurai dompter ces folles têtes.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, moins PHAREG.

HÉLIAS.

Et toi, jeune imprudent, qui souffles ces tempêtes,
Qui crois le dénoûment si proche du début,
Comprends mieux ton devoir, et connais mieux mon but.
Le jour où, pour sortir du joug qui t'exaspère,
Tu désertas le Temple et le toit de ton père,
« Fais-moi libre! » as-tu dit en arrivant ici;
Et j'ai dit : « Bienvenu l'homme qui parle ainsi!
» Entre dans ma maison, entre dans mes pensées,
» Prends ta part de soldat aux luttes commencées,
» Et que la liberté des hommes d'Israël,
» Naissant avec Hélias, croisse avec Misaël. »

MISAEL, amèrement.

Voilà trois mois déjà.

HÉLIAS.

Voilà trois mois à peine.
Et je ne t'ai pas dit alors, qu'il m'en souvienne,
Que cette indépendance, à quoi nous aspirons,
Par des chemins si courts eût des retours si prompts.
Il faut savoir lutter, souffrir, attendre l'heure.

MISAEL.

Et quelle heure aurons-nous qui soit jamais meilleure ?
Le pain manque à Sichem, et, la misère aidant,
Nos chances de succès s'en augmentent d'autant :
C'est un fier recruteur de bras que l'indigence.

HÉLIAS.

Cœur farouche ! appeler la misère une chance !

MISAEL.

Ayant un coup à faire et l'émeute à lancer
J'appelle chance tout ce qui peut y pousser.

HÉLIAS.

Et moi qui forme un peuple et non pas une meute,
Moi qui veux par son but sanctifier l'émeute,
Ayant le noble essor de l'homme à diriger,
Tout ce qui l'avilit je l'appelle un danger !
Puis près du joug qu'on brise il faut le frein qu'on laisse;
La loi du vieux Moïse a sa part de sagesse,
Et ce n'est qu'en guidant l'esprit du peuple hébreu
Qu'on peut en arracher l'erreur sans toucher Dieu.

Tout cela veut du temps, des efforts, de la peine,
A moins que tout à coup, triomphante et certaine,
L'occasion ne s'offre à nos bras affermis.
Jusque-là sois prudent et sache être soumis.

(Sort Hélias.)

SCÈNE V.

MISAEL, seul, puis MIRIAM, UNE SERVANTE.

MISAEL, seul.

Oh ! si j'avais en main une arme, un droit, un titre,
Qui le fît mon second et me fît son arbitre,
Comme tout marcherait dans un élan subit !
D'abord je hâterais le retour de Kozby ;
Puis enfin je suis las d'avoir à me soumettre,
D'aller de joug en joug errer de maître en maître,
De vivre ainsi guidé, combattu, discuté.
Rien n'est donc libre alors, même la liberté !...

MIRIAM, entrant avec une servante.

Le voici justement. — Salut à vous, notre hôte.

MISAEL.

Ah ! Miriam, c'est vous !

MIRIAM.

Pouvez-vous m'écouter ?
Je crains d'avoir commis envers vous une faute.

MISAEL.

Moi je suis sûr que non à vous en voir douter.

MIRIAM.

Une imprudence au moins et dont l'aveu me coûte.

MISAEL.

Quel blâme craignez-vous d'un ami tel que moi ?

MIRIAM.

D'un ami ce n'est pas le blâme qu'on redoute ;
C'est son chagrin causé qui cause de l'effroi.
Il me peinerait tant d'avoir pu vous déplaire ;
Vous donnez à mon père un appui si loyal
Qu'oubliant le but sombre où tend votre colère
Je deviens fraternelle à vous voir filial.
Peut-être que le Dieu que je sers s'en offense,
Ou peut-être qu'enfin il me prend en pitié :
J'ai grandi sans jeunesse et mûri sans enfance,
Je ne peux pas toujours vivre sans amitié.

MISAEL.

Puisse cette amitié vous être consolante,
Petite résignée, au cœur paisible et doux.
Mais quel est-il ce tort dont l'aveu vous tourmente ?
Allons, sœur Miriam, j'écoute, accusez-vous.

MIRIAM.

Au temple tout à l'heure et sur le parvis même
Une femme pleurait.... Moi, je la regardai ;

Elle alors, sur ma main appuyant son front blême,
« Où donc est Zabulon? » m'a-t-elle demandé.
» Je suis Sarah sa femme, et, depuis trois semaines,
» Lui que tous rencontraient, nul ne le rencontra.
» Quels qu'aient été ses torts, ses douleurs sont mes peines.
» Où donc est Zabulon? » m'a répété Sarah.

MISAEL.

Et vous n'avez pas su repousser cette folle,
L'écarter, la chasser?

MIRIAM.

Non, je ne l'ai pas su.
La consolation des autres me console,
J'aime à voir le bonheur, moi qui ne l'ai pas eu.

MISAEL.

Enfin quelle réponse avez-vous pu lui faire ?

MIRIAM.

Que c'est pour vous servir que Zabulon partit.
Pour quel lieu, dans quel but, je ne le savais guère.

MISAEL.

Vous en saviez assez pour en avoir trop dit.

MIRIAM.

Et vous ne voudrez pas m'en dire davantage?
Le retour annoncé la consolerait tant!

MISAEL.

Oh! je puis bien l'apprendre à qui sait le voyage.
Zabulon.... Mais, tenez, je crois que je l'entend...

SCÈNE VI.

LES MÊMES, ZABULON.

ZABULON.

C'est moi.

MIRIAM.

C'est lui, je cours en prévenir sa femme.

ZABULON.

Pardon, mais quel transport de zèle vous enflamme?
Ma femme....

MISAEL, l'interrompant.

Te croit mort.

ZABULON.

Respectez son erreur.

MIRIAM.

Elle vous pleure, ingrat.

ZABULON.

Respectez sa douleur.
Ma femme me regrette, et vous voulez si vite
Démentir une mort qui fait mon seul mérite ;
Ne pas lui bien laisser tout le temps qu'il lui faut
Pour que feu son mari lui semble sans défaut ?
Ah ! cette pitié-là n'est ni bonne ni sage,
Cultivez bien plutôt l'erreur de son veuvage,
Et, lorsque sa douleur m'aura transfiguré,
Je ressuscite alors, et je vis adoré.

MISAEL.

Pour tous ces beaux effets où tu pouvais prétendre,
Ta résurrection s'est assez fait attendre.

MIRIAM.

Sarah pleure, et, pour moi, je cours la consoler.

ZABULON.

Soit, c'est notre union que vous allez troubler.

MIRIAM.

Au revoir, frère.

MISAEL.

Adieu, chère enfant...

(Sort Miriam.)

SCÈNE VII.

MISAEL ET ZABULON.

ZABULON.

Qu'est-ce à dire?
Vous voilà frère et sœur. Oh! mais ceci m'inspire
L'effroyable soupçon d'une infidélité.
Kozby disait donc vrai dans sa sagacité!
Car à vous parler franc elle est jalouse d'elle.
Et moi qui vous peignais tendre, triste et fidèle,
Moi qui me dépêchais, vous craignant en souci!

MISAEL.

D'abord, vieux fou, l'amour n'a rien à voir ici.
Quant à t'être hâté pour me tirer de peine...

ZABULON.

Vous en doutez? J'en suis encor tout hors d'haleine.

MISAEL.

Je t'ai donné dix jours, en voilà vingt passés.

ZABULON.

Si vous croyez que ces voyages sont aisés,
Franchir sans être vu la frontière interdite,
Sans être découvert la refranchir plus vite,

Prendre de longs détours, les choisir à propos,
Tout cela veut du temps, — sans compter les repos,
Les amis qu'on retrouve, et ceux qu'on fait en route,
Les faux bruits qu'on répand, les vrais bruits qu'on écoute.
Les haltes sous la treille, et, le flacon au poing,
La propagande faite au mendiant du coin.
Car enfin, la révolte étant notre prétexte,
Encor fallait-il bien que mon conte eût un texte,
Et qu'Hélias au retour puisse m'interroger,
Et dire : « Oh ! le fidèle, oh ! le bon messager ! »

MISAEL.

Enfin, tu l'as revue.

ZABULON.

Avant-hier matin même.

MISAEL.

M'aime-t-elle toujours ?...

ZABULON.

Ah ! si Kozby vous aime !
Ce fut son premier cri, d'ailleurs, exactement :
« M'aime-t-il ? »

MISAEL.

Elle avait ce doute ?

ZABULON.

Franchement,
Après plus de trois mois de silence et d'absence...

MISAEL.

As-tu su lui conter quelle était notre chance ?
Que dit-elle du rang où ce complot me met ?

ZABULON.

Que si vous l'aimiez, vous, comme elle vous aimait,
Il n'est de rang si beau ni de chance si belle
Que de vivre auprès d'elle, avec elle, pour elle.

MISAEL.

Je vis pour elle encore en conspirant ici.
Pour qui, sinon pour elle, en suis-je où me voici,
Chef d'émeute, lévite apostat, fils rebelle ?

ZABULON.

Quand elle était ici, c'était alors pour elle;
Mais maintenant qu'elle est là-bas, elle prétend
Qu'il ne vous reste plus qu'à l'y suivre à l'instant.

MISAEL.

Impossible ceci, la lutte est commencée;
L'arc se repent en vain quand la flèche est lancée:
Kozby regrette en vain son ordre et mon essor.
Il n'est plus même en moi de changer notre sort.
D'ailleurs je la rejoins en lui rouvrant la route.

ZABULON.

Mais croyez-vous qu'Hélias s'y prête? moi j'en doute.

MISAEL.

Mais crois-tu donc qu'Hélias me conduira toujours ?
Hélias n'est qu'un chemin qui me mène où je cours ;
Il ne soupçonne pas quel homme je puis être ;
On me dit son disciple et je le dis mon maître ;
Mais déjà sourdement d'homme à homme et sans bruit
J'ai semé des propos qui porteront leur fruit.
Hélias ouvre au devoir, j'ouvre à la convoitise.
« — Ne favorise pas le pauvre ! — » a dit Moïse ;
Et, ce cri de berger me signalant ces loups,
Moi j'ai favorisé le pauvre contre tous.
Et j'ai dit que la loi ne peut pas être bonne
Qui laisse l'appétit dépendre de l'aumône ;
Et j'ai dit que celui qui fait la charité
C'est le pauvre par qui le riche est supporté.

ZABULON.

Mais même si vos loups en arrivent à mordre,
Que gagne votre amour à cela ?

MISAEL.

Le désordre,
Cet instant où, selon ces mots qu'elle m'a dits,
Rien n'est plus criminel tout devenant permis.

ZABULON.

Mon admiration égale ma surprise !
Vous nous versez d'un vin dont le parfum vous grise.
De quel pas vous marchez à l'assaut de la loi ?

MISAEL.

La Moabite a fait un autre homme de moi.

ZABULON.

Oui le premier élan vient d'elle; mais en somme
C'est la lutte qui fait de vous un tout autre homme;
Et votre ardeur y vient des coups qu'on y reçoit.

MISAEL.

Et quand cela serait?

ZABULON.

Tant mieux que cela soit:
Les choses n'en iront que plus loin et plus vite.

MISAEL.

Il me plaît d'incarner en cette Moabite
Les jeunes libertés des hommes d'Israël.
L'œil du peuple a besoin d'un symbole réel.
Et, quand j'aurai détruit tout ce qu'il faut détruire,
Sa vue en dira plus que je n'en pourrais dire.
Moab dans Israël, c'est Israël sans Dieu.

ZABULON.

Je comprends votre espoir, mais le partage peu;
Car, avant qu'Israël accepte une étrangère,
Il faudra des progrès.

MISAEL.

Ceci c'est mon affaire.
Quand c'est l'instinct qui parle et l'instinct qui répond
Il est de ces progrès qu'un peuple fait d'un bond.

ZABULON.

Gloire à Kozby, seigneur, qui vous a mis dans l'âme
Cette étincelle à qui nous devons cette flamme!
Bien ingrat qui viendrait lui disputer ses droits.

(Entrent Enoch et deux conjurés.)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, ENOCH, DEUX CONJURÉS.

ZABULON.

Voici trois de nos chefs..

ENOCH.

Qu'Hélias mande tous trois,
Et qui sommes venus, avant l'heure fixée,
Pour bien savoir de toi quelle était ta pensée.
Car, quel que soit l'avis d'Hélias et son arrêt,
Si tu voulais marcher c'est toi que l'on suivrait.

MISAEL.

Non, ne séparons pas nos forces avant l'heure.
Nous aurons quelque jour occasion meilleure,
Et....

UN SERVITEUR, entrant.

Respha, votre mère, insiste pour vous voir.

MISAEL.

Qu'elle entre... ou plutôt non, je vais la recevoir.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, RESPHA.

MISAEL.

Ma mère chez Hélias!

RESPHA.

Oui, chez Hélias, ta mère.
Il m'en coûte d'entrer dans cet affreux repaire,
Où la honte et le mal couvent quelque forfait.
Mais ce dernier effort je voulais l'avoir fait.

ZABULON, en aparté à Misaël.

Soyez ferme, Seigneur, et tenez bon, de grâce.

MISAEL, à Zabulon, à Enoch et aux conjurés.

Allez m'attendre là dans cette salle basse,
Je vous rejoins bientôt.

(Sortent Enoch, Zabulon et les deux conjurés.)

RESPHA.

Bientôt! et c'est mon fils,
Mon enfant d'autrefois, mon ami de jadis,
Qui lorsque j'accours, moi, dans de telles alarmes,
Ose m'enjoindre, lui, de mesurer mes larmes!

MISAEL.

Parlez, je vous écoute.

RESPHA.

Et tu ne m'entends pas ;
Mais peut-être que, Dieu m'aidant, tu m'entendras.

MISAEL.

Vous tentez là, ma mère, une vaine entreprise;
Rien ne changera rien à la volonté prise,
Et c'est vous épuiser en efforts superflus
Que de combattre encor...

RESPHA.

Mais je ne combats plus !
Je ne cherche plus même à dissiper ces fièvres;
Je viens, la mort dans l'âme et la prière aux lèvres,
Te supplier, voyant, hélas ! ce que je voi,
D'aller la rejoindre, elle, et d'être heureux sans moi.

MISAEL.

Il est trop tard.

RESPHA.

Il est trop tard? Que signifie?

MISAEL.

Votre imprudente épreuve a décidé ma vie.
Ma volonté n'est plus et mon destin n'est pas
D'aller la rejoindre, elle, et d'être heureux là-bas.

RESPHA.

Eh bien, puisque tu peux repousser ma prière,
Puisque.... C'est mal à moi ce que je m'en vais faire,
Et tout me le reproche et tout me le défend;
Mais une mère a tous les droits pour son enfant!
Sache donc,— et comprends pourquoi ta mère pleure, —
Que si tu ne pars pas aujourd'hui, tout à l'heure,
Si, le soleil couché, tu n'es pas en chemin,
Ton père, Misaël, te bannira demain.

MISAEL.

Demain? Pourquoi demain?

RESPHA.

Il l'ignore, l'impie!
Il ne se souvient plus du jour où l'on expie,
Et qu'au Temple demain, — écoute et comprends donc, —
C'est la grande justice avant le grand pardon

MISAEL, à part.

Le grand pardon! c'est juste! Ah! la chance est suprême!
Le prétexte cherché vient s'offrir de lui-même.
Quand au Temple demain le peuple réuni!...

RESPHA.

Eh bien, tu partiras?

MISAEL.

Je veux être banni.

RESPHA.

Entreverrais-tu donc l'heure où l'émeute sombre
Fera subitement rentrer la loi dans l'ombre,
Où, sur tous les débris qu'il vous faudra broyer,
La Moabite aura sa place à mon foyer?

MISAEL.

C'est mal juger ma cause et ne pas me connaître :
Il ne s'agit plus là d'une femme ou d'un être,
C'est l'affranchissement d'un peuple que je veux.

RESPHA.

Ah! je lis sa pensée aux lueurs de ses yeux!
Kozby n'a déjà plus que la seconde place,
Cette première erreur n'était pas assez basse,
Il lui fallait encor déchoir de passion,
Et voilà son amour souillé d'ambition!

MISAEL.

L'ambition de rompre une exécrable chaîne,
Et d'arracher du fond de la pensée humaine
Le mensonge écrasant de la divinité.
Adieu, j'en ai trop dit.

RESPHA.

Et moi trop écouté.
Va-t'en, va, laisse-moi, ne me parle plus même,
Ta voix seule, ta voix sonne comme un blasphème.

(Misaël sort.)

SCÈNE X.

RESPHA, seule, les mains levées et étendues vers la porte par où Misaël a disparu.

Oh! maudit soit le jour où mes flancs l'ont conçu,
Où, dans mes bras porté, mes baisers l'ont reçu!
Le jour où, souriant à la douleur soufferte,
Je retrouvais mes yeux sous sa paupière ouverte!
Jour d'effroi, jour de deuil, acclamé follement,
O[illegible]ai, dans la souffrance, enfanté le tourment!
Pa[illegible]nt ce qu'il a pris aux sources de mon être,
De [illegible] qui l'a nourri, de sang qui l'a fait naître,
Par t[illegible] ce que j'ai mis de mon cœur dans son cœur,
Maudit[illegible]u'il soit maudit! Et vous, Dieu, Dieu vengeur!
S'il deva[illegible]vre ainsi, ne le laissez pas vivre,
Prenez-le-m[illegible], sauvez-le-moi, je vous le livre!

SCÈNE XI.

RESPHA, HÉLIAS, MIRIAM.

(Respha tombe à genoux par terre en sanglotant. Tandis qu'elle reste là comme anéantie dans sa douleur, la porte du fond s'ouvre, Hélias et Miriam paraissent sur le seuil.)

HÉLIAS, à Miriam.

Il n'y faut pas aller, même pour voir Sarah;
La maison de Sammgar...

(Apercevant Respha la tête cachée dans ses mains.)

Mais qui donc pleure là?

(Miriam et Hélias s'avancent chacun d'un côté de Respha.)

MIRIAM.

Qu'avez-vous, pauvre femme, et que pourrait-on faire?

(Respha relève la tête.)

Respha!

RESPHA, se relevant, bondit jusqu'au seuil de la porte. Avant de le franchir elle se retourne violemment et tendant ses mains ouvertes vers Hélias et Miriam.

Haine à ta race et malheur à ton père.

(En entendant cette malédiction, Miriam porte la main à son cœur et tombe atterrée sur un banc qui est auprès de la fontaine.)

HÉLIAS, accourant à elle et la soutenant.

Miriam, mon enfant, qu'as-tu donc?

MIRIAM.

Ah! ce cri!
Comme il résonne au fond de mon être meurtri
Quel écho douloureux il me laisse dans l'âme!

HÉLIAS.

T'alarmes-tu si fort du courroux d'une femme,
D'une mère qui voit repousser ses avis?

MIRIAM, éclatant et comme malgré elle.

Mais cette mère-là, Misaël est son fils!

HÉLIAS, lui relevant la tête qu'elle a baissée.

Regarde-moi, Miriam.

MIRIAM, rougissant.

Je l'ignorais moi-même.
Si j'avais su l'aimer, vous sauriez que je l'aime.

HÉLIAS.

Ah! oui, ce désespoir, ce cri, ces pleurs versés,
C'est de l'amour cela.

MIRIAM.

Peut-être, je ne sais.
Mais ce que je sais bien, maintenant que j'y pense,
C'est quel deuil ce serait pour moi que son absence,

C'est que j'ai froid au cœur rien que pour y songer,
Et que, si vous ou lui je vous sens en danger,
Cette angoisse, doublant mes angoisses premières,
Son nom à votre nom se mêle en mes prières.

HÉLIAS.

Aveugle que j'étais, j'allais jusqu'à penser
Que ce fils de Sammgar pouvait me remplacer,
Que, vouant comme moi sa vie à notre tâche,
C'est pour la liberté qu'il luttait sans relâche,
Qu'il n'avait d'autre but, d'autre espoir, d'autres vœux..
Aveugle que j'étais, il n'était qu'amoureux !

MIRIAM.

Puissiez-vous dire vrai !

HÉLIAS.

Oui, pauvre enfant, pardonne.
Le regret est cruel auquel je m'abandonne.
Oui, puisse-t-il t'aimer ! Mais, si je disparais,
Notre cause, sans chef, me suivra de bien près.
Car c'est là qu'elle en est, c'est là que nous en sommes.
Ah ! pauvre humanité, comme tu manques d'hommes,
Comme tout est calcul, ambition, désir !
Et comme hélas ! chacun te sert pour se servir !

MIRIAM.

Si ce que vous croyez peut, — non, pouvait se faire, —
Alors, nous serions deux à vous aimer mon père.

Et qui sait si tous deux nous n'irions pas un jour...
Mais non, non, sa pitié n'était pas de l'amour;
Vous vous trompez, mon père, et me trompez moi-même:
Non, lui ne m'aime pas, je le sens, moi qui l'aime.

HÉLIAS.

Et moi je suis certain que tu te trompes, toi;
C'est un élan d'amour qui l'a poussé vers moi :
Que serait sans complot, que pourrait jamais être,
La fille du banni pour le fils du grand prêtre?

MIRIAM.

Ah! ne me rendez pas, par charitable effort,
L'espoir que j'ai perdu, pour le reperdre encor.

HÉLIAS.

Et toi n'étouffe pas, par tristesse obstinée,
Le premier feu qui vient dorer ta destinée.
Garde-le cet espoir dont ton cœur se défend;
Il sera toujours temps de souffrir, mon enfant.

MIRIAM.

L'enivrement plus grand fait plus grand le déboire
Mais vous avez raison, j'essaierai de vous croire.
Merci pour vos bontés paternelles, merci.

HÉLIAS.

Tu pleures cependant.

MIRIAM.

Mais je souris aussi.

Il faut laisser au cœur le temps de se remettre.

(Entre le serviteur d'Hélias.)

LE SERVITEUR, à Hélias.

Voici venir les gens que vous attendez, maître.

HÉLIAS, embrassant Miriam sur le front.

Laisse-moi, Miriam, et ne tremble plus tant.

MIRIAM.

Je sais bien qu'il se trompe et je le crois pourtant.

(Entrent d'un côté Misaël, Enoch et Joël, de l'autre Phareg et les conjurés.)

SCÈNE XII.

LES MÊMES, MISAEL, ENOCH, PHAREG, LES CONJURÉS.

MISAEL, à Zabulon.

Toi, cours où je t'ai dit ébruiter la chose.

HÉLIAS.

Défenseurs et soldats de notre juste cause,
Hélias est-il le chef que vous avez choisi ?

PHAREG.

Hélias est notre chef.

MISAEL.

Il est le nôtre aussi.
Mais si mon zèle hier était une imprudence,
L'imprudence aujourd'hui serait ta résistance;
Un fait nouveau surgit qui doit tous nous unir :
Sammgar veut me juger, Sammgar veut me bannir.

HÉLIAS.

Ton père ?

TAYLOR INST. OXFORD

MISAEL.

Demain même, avant le sacrifice,
Il veut par cette peine attester sa justice.
Ma mère, qui m'en vient d'avertir, espérait
Que j'allais par la fuite éviter cet arrêt.
Mais j'ai trop bien compris et tu dois bien comprendre
Tout ce qu'un tel éclat nous permet d'entreprendre...

ENOCH.

Et qu'avec ce levier et des bras résolus
Moïse disparaît et Jéhovah n'est plus.

HÉLIAS.

Oui, si c'est un levier. Mais si c'est au contraire
Un obstacle, ce fils châtié par ce père.
Un Dieu qu'on sert ainsi reste encor le Dieu fort;
Puis la foule est si prompte à changer de transport.

ENOCH.

La foule? elle est à nous.

MISAEL.

Elle est à tous, la foule,
Océan qui bruit, flot qui bat, mer qui roule;
Pour la faire bondir on n'a qu'à la toucher.
Sois le vent seulement, je serai le rocher.

HÉLIAS.

Mais après? Vers quel port conduirons-nous l'orage ?
Quelle œuvre ferons-nous qui survive à l'ouvrage,
Quand, le tumulte éteint et le flot maîtrisé,
Il faudra reconstruire après avoir brisé ?

MISAEL.

Après nous assoirons sur le temple en ruine
La libre humanité dans ses libres doctrines.

ENOCH.

Après! nous referons l'envers de nos destins.

MISAEL.

Guerre à Dieu, place à l'homme et vivent nos instincts!

HÉLIAS.

C'est Misaël qui dit ce que je viens d'entendre?

MISAEL.

Moi-même et ta surprise a de quoi me surprendre,
Ce n'est sur ton chemin qu'un pas de plus que toi :
Plus de culte as-tu dit, nous disons : plus de foi !

HÉLIAS.

Et voilà selon vous le but auquel je marche ?
Mais j'aimerais mieux croire à Dieu présent dans l'arche,
Au serpent de Moïse, au soleil de Josué,
Que d'opposer à Dieu l'homme déifié !

MISAEL.

Et c'est pour un détail de croyance ou de doute ?...

HÉLIAS.

Un détail ! Le flambeau sans lequel plus de route;
Ce qui sépare seul le berger du bétail,
L'âme, la vérité, la justice, un détail !
Certes, je trouve absurde et je proclame inique
Un Dieu jaloux qui soit le Dieu d'un peuple unique,
Un Dieu vengeur qui vienne, à l'appel des humains
Sur les champs de carnage ensanglanter ses mains !
Mais quand le prêtre entré tout seul au tabernacle
Croit que Dieu descendu lui souffle son oracle,
Que c'est lui qu'il entend, que c'est lui qui paraît,
Et qu'en osant lever les yeux il le verrait,
Il commet une erreur moins profonde et moins fausse,
Que ceux pour qui la mort n'est qu'un corps dans la fosse,

Qui, limitant la vie à son destin charnel,
Ont regardé les cieux sans y voir l'Éternel.

ENOCH.

C'est un autre grand prêtre avec un autre culte.

PHAREG.

Pour moi je ne vois pas quel grand danger résulte
Du plus ou moins de foi dans l'immortalité.

MISAEL.

Moi j'y vois un retour au joug que j'ai quitté,
Et je veux...

PHAREG.

Souviens-toi qu'Hélias est notre maître.

MISAEL.

Encore faut-il savoir ce qu'il peut nous promettre.
Veut-il que nous soyons tous libres?

ENOCH.

Tous égaux?

HÉLIAS.

C'est ce cri que ma voix jette à tous les échos!
Soyez libres, gardez cette grandeur humaine;
Nommez qui vous conduit, choisissez qui vous mène,
Soyez-vous à vous seuls vos sujets et vos rois,
Guidés par vos élus, gouvernés par vos lois.

Soyez libres, prêtez un pouvoir qu'on vous rende,
Que ce soit un dépôt et non pas une offrande.
Cet abandon de soi, commode aux peuples las,
En haut c'est le vertige et c'est la honte en bas;
Soyez égaux, ouvrez vos rangs, ouvrez-les larges;
Pas de devoirs sans droits, mais pas de droits sans charges.
Nul ne s'y soustrayant, nul non plus n'empiétant!
C'est ce que je promets.

PHAREG.

Et c'est ce qu'on attend.

HÉLIAS.

Mais l'eussions-nous atteint ce jour de délivrance,
Être libre n'est pas être hors de souffrance,
Non plus qu'être affranchi de tout désir malsain.
C'est être homme vraiment, mais c'est être homme enfin!
Et si l'humanité n'a plus que ce bas monde,
Si, plomb vil échappé d'une plus vile fronde,
L'homme frère du chien, de l'arbre, du caillou
Va, sans savoir pourquoi, tomber sans savoir où,
Par quel principe sûr, né de quelle pensée,
Diriger cette absurde et folle traversée?
Que répondre à l'instinct délivré du remord?
Pourquoi lui dire: « Assez! » tant qu'il peut dire: « Encor! »

PHAREG.

Mais l'intérêt commun est là pour nous défendre.

HÉLIAS.

Mais cet intérêt même il faudrait le comprendre.
Et c'est vous couvrir là d'un bien faible rempart
Qu'un intérêt commun où tous n'ont pas leur part.

MISAEL.

Aussi c'est cette part où nous allons prétendre.
Oui, qui vit doit bien vivre.

ENOCH.

Oui, qui n'a pas peut prendre.

MISAEL.

Oui, ne fût-ce qu'un jour, qu'une heure, qu'un moment,
Tout désir a ses droits à l'assouvissement.

PHAREG.

Le Dieu d'Hélias....

MISAEL.

Eh ! Dieu d'Hélias ou de Moïse,
C'est toujours sous un nom le devoir qu'on déguise,
Toujours l'homme qu'on gêne, et toujours sur sa chair
Les dix commandements, ces dix cercles de fer.

HÉLIAS.

A la bonne heure donc, la bête se déchaîne !
N'ayons plus rien d'humain que la figure humaine,

Et joignons, chiens lâchés, sous le désert du ciel,
L'universel pillage au rut universel !
Eh bien, non ! non, bandits, restez en esclavage.

MISAEL, aux conjurés.

Vous l'entendez.

PHAREG, à Hélias.

O maître, un tel cri n'est pas sage.
Et nous qui la servons ta juste liberté,
Cet esclavage aussi l'avons-nous mérité ?

HÉLIAS.

Tu n'as donc pas compris l'espoir qui les soulève ?

PHAREG, à demi-voix.

Il sera toujours temps de dissiper leur rêve !

HÉLIAS.

Comment sont dissipés ces rêves, je le sai :
A coups de meurtres faits, à flot de sang versé.
Et ces trahisons-là ne m'entrent pas dans l'âme.
Puisqu'ils n'ont pas compris quels progrès je réclame,
Et que ces égarés ne voient pas de milieu
Entre un peuple sans prêtre et des brutes sans Dieu,
Je reprendrai plus lente et plus calme et plus claire
La sainte instruction de l'esprit populaire,
Et, chef de partisans convaincus, non séduits,
Je n'égorgerai pas ceux que j'aurai conduits.

MISAEL.

Est-ce ton dernier mot ?

HÉLIAS.

Mais ce n'est pas le vôtre !
Vous ne devenez pas insensés l'un et l'autre !
Toi Phareg, tu sais toi, si tu l'as écouté,
Qu'un tel déchaînement n'est pas la liberté.

MISAEL.

Filles de la révolte et sœurs de la licence,
Toutes les libertés ont la même naissance.

HÉLIAS.

Mais ces libertés-là vont mourir au ruisseau
Dont les pères n'ont pas préparé le berceau.

MISAEL.

Ah ! ça, mais toi, l'aïeul des révoltes sereines,
Qu'as-tu donc fait depuis trois mois que tu nous traînes ?
Avec tous ces discours prononcés à grand bruit,
Mis, réponds, qu'as-tu fait ?

HÉLIAS.

Qu'ai-je fait ! j'ai détruit.

MISAEL.

La place est nette alors ?... alors à l'édifice !...
Le passé disparu, que l'avenir surgisse.

ENOCH.

Ton refus de marcher est une trahison.

PHAREG.

Ils ont tort et pourtant ils ont un peu raison :
Jamais plus sûr moyen ne s'est offert encore
Pour réformer par toi cette loi qu'on abhorre ;
Prends tel quel l'instrument pour rompre un dernier nœud,
Laisse là ce qu'il vaut et pense à ce qu'il peut.

HÉLIAS.

Tu subis aussi, toi, cette ivresse mortelle ?

PHAREG.

La liberté me tente !

HÉLIAS.

Hélas, si c'était elle !

PHAREG.

Nous la dégagerons des mains des scélérats,
C'est, même en les servant, nous que tu serviras.

HÉLIAS.

Tu veux me voir signer une telle alliance ?

PHAREG.

Je veux ne pas te voir perdre ton influence,
Crois-tu les arrêter en ne les suivant pas ?

MISAEL.

C'est assez discuter et consulter tout bas.

Écoute! Nos amis, tu n'as plus à l'apprendre,
Sont réunis au bois où nous allons nous rendre;
La plupart, j'en suis sûr, me suivront.

ENOCH.

Dis donc tous.

MISAEL.

Mais j'y consens encor, viens et sois avec nous.

PHAREG.

Toi l'âme du complot, sois l'âme de la lutte.

MISAEL.

Mais une fois là-bas ni conflit, ni dispute;
Un seul mot contre nous, je dis que tu trahis.

ENOCH.

Et si tu veux rester notre chef, obéis!

HÉLIAS.

O honte! en être là qu'il faudra que je cède!
Que, pour que le fléau ne soit pas sans remède,
Je dois le déchaîner de ces mains que voilà!...

MISAEL.

Eh bien?

HÉLIAS.

Va! je te suis. O honte! en être là!

PHAREG.

Allons, libérateur, ton œuvre est attendue!

HÉLIAS.

O liberté, fais-moi mourir, si je te tue!

ACTE QUATRIÈME.

La maison d'Hélias.

SCÈNE PREMIÈRE.

HÉLIAS, assis auprès d'une table sur laquelle est posée une lumière brûlant encore, il fait jour. JOEL est debout derrière lui.

JOEL.

Tu vois, maître, que tout marchera bien ce soir,
Ton fier discours d'hier t'a rendu ton pouvoir
Et même Misaël n'a plus osé rien dire.

HÉLIAS.

Son silence a doublé la crainte qu'il m'inspire !
Oh ! j'aurais tant voulu que Misaël parlât;
J'ai tout dit, j'ai tout fait pour qu'il se dévoilât,
Mais en vain j'ai flétri sa doctrine insensée,
En vain j'ai dans son cœur souffleté sa pensée,

Il n'a rien dit malgré tout ce que je disais,
Et ce fou dangereux sait choisir ses accès.

JOEL.

Que t'importe, c'est toi qu'on suit et qu'on veut suivre.

HÉLIAS.

Parce que malgré moi c'est moi qui vous délivre.
Mais ce soir, mais demain, quand nous serons vainqueurs
L'effrayant Misaël ressaisira les cœurs ;
Car sa doctrine est plus tentante que la nôtre
Auprès des libertés dont il se fait l'apôtre,
Qu'est-ce que le devoir librement accompli ?
J'offre le choix des lois, il en promet l'oubli.

SCÈNE II.

LES MÊMES; PHAREG ET DES CONJURÉS, entrant.

HÉLIAS.

Ah ! c'est vous, mes amis.

PHAREG.

Je viens te chercher, maître.

HÉLIAS.

Est-ce déjà l'instant ?

PHAREG.

Non, le jour vient de naître.
Et l'heure est encor loin où nous devons marcher.
Mais c'est pour ton salut que je viens te chercher.
Misaël se couvrant de ton nom qu'il arbore,
Feignant d'agir pour toi qu'il feint de suivre encore,
Promet des libertés dont tu ne peux vouloir,
Et dont le seul refus brisera ton pouvoir.
Viens te montrer, viens dire à ces fous qu'il affole,
Que ton appui n'est pas pour qui pille et qui vole,
Et que si ses projets trouvent des adhérents,
Les partisans d'Hélias déserteront leurs rangs.

HÉLIAS.

Déserter? — Ce mot seul que ta bouche profère
Crie assez hautement que nul n'en peut rien faire.
Leurs espoirs fussent-ils et plus vils et plus bas,
On ne déserte plus au matin des combats.
C'est hier qu'il fallait aider ma résistance;
Hier que vous deviez accepter ma sentence;
Et vous qui me parlez d'alliés dangereux,
C'était vous tous hier qui me poussiez vers eux.

PHAREG.

Pouvions-nous soupçonner ces démences subites?

HÉLIAS.

Vous déviez croire en moi qui les avais prédites.

PHAREG.

La liberté prochaine avait de quoi tenter.

HÉLIAS.

La liberté durable est lente à mériter
Ce n'est pas en un bond qu'on l'atteint, l'immortelle !

PHAREG.

N'auras-tu pas pitié de qui mourrait pour elle,
De qui donnerait tout son sang pour l'acquérir ?

HÉLIAS.

Ingrat ! mais c'est ceux-là pour qui je vais mourir.
Car je n'ignore pas ma sombre destinée ;
Je sais où me conduit la bête déchaînée,
Et qu'au premier effort fait pour la maîtriser
Les pierres du chemin sont là pour m'écraser.

PHAREG.

Mais nous, nous serons là, maître, pour te défendre.

HÉLIAS.

Non, jeunesse, ton sang ne doit pas se répandre.
J'ai mal guidé leurs pas, laissez-les m'en punir,
J'expierai le passé, préparez l'avenir.

PHAREG.

Désespères-tu donc de ta cause elle-même ?

HÉLIAS.

Donnerai-je l'assaut sans un espoir suprême?
La liberté vaincra, mais ce que je pressens
C'est après le combat, des combats renaissants;
C'est l'immonde licence et le désordre infâme;
C'est un peuple sans Dieu qui se croira sans âme;
Les pouvoirs en conflit, la Justice aux abois
Et le long temps qu'il faut pour réparer les lois.
Et croyez-moi vous tous qui m'écoutez encore
Ne recommencez pas l'erreur que je déplore
Que le grand prêtre soit le grand juge, c'est trop,
Mais c'est assez qu'il rende une part du dépôt.
Il a des droits au rang sacré qu'on lui décerne,
Ce qu'il faut c'est qu'il prie et non plus qu'il gouverne,
Qu'il soit le guide et non le geôlier des esprits,
Puis, la réforme faite et son pouvoir repris,
N'en exigez pas plus et, de quoi qu'on vous somme,
Laissez un prêtre à Dieu pour qu'un Dieu reste à l'homme.

PHAREG.

Tu reviens au passé?

HÉLIAS.

J'assure le présent.
Ce peuple périrait dont Dieu serait absent.

PHAREG.

Comment croire en un Dieu présent au sanctuaire?

HÉLIAS.

Et n'est-il pas partout où l'homme est en prière?
Qu'importe, sous quel nom nous cherchons son appui!
C'est lui qui nous entend dès qu'on croit que c'est lui :
N'éteignons pas ce feu sacré des consciences.
La liberté n'a rien de contraire aux croyances,
Et par l'espoir futur qu'elle porte avec soi
C'est une Égalité suprême que la Foi :
Libre en Dieu! Sûr d'un Dieu! Voilà mon cri de guerre.

SCÈNE III.

LES MÊMES, MIRIAM.

HÉLIAS.

Ah! c'est toi, Miriam!

MIRIAM.

C'est encor moi, mon père,
Qui viens vous supplier encor.

HÉLIAS.

Non, enfant, non.
Je ne peux te laisser aller au Grand Pardon.

MIRIAM.

Ne me condamnez pas à cette absence impie,

Ma place est dans le Temple au jour où l'on expie,
Au jour où les péchés d'Israël sont absous,
Je dois prier pour moi.

HÉLIAS.

Tu veux prier pour nous.
Mais moi je ne veux pas, mon enfant, que tu sortes.
Crois que pour t'attrister mes raisons sont bien fortes
Et ne me force pas à répéter encor
Un refus dont tes pleurs me feraient un remord.

MIRIAM.

J'obéirai, mon père.

HÉLIAS, à part.

Et ne pouvoir pas même
Laisser parler mon cœur en cet adieu suprême !
La quitter pour toujours et la quitter ainsi !

MIRIAM, se jetant à son cou.

Ne vous affligez pas, je vous aime.

HÉLIAS, l'embrassant avec une tendresse passionnée.

Merci !

MIRIAM.

Qu'avez-vous !

HÉLIAS.

Je t'adore et t'admire, ma sainte.

Tu souffres sans relâche et tu souffres sans plainte.
Aussi, si ce grand mot n'avait l'air d'un adieu,
Je voudrais te bénir !

(A part et en étendant la main sur sa tête.)

Je la bénis, mon Dieu !

(A Phareg et aux conjurés.)

Marchons !

PHAREG, à Hélias.

Quoi qu'il advienne, on veillera sur elle.

HÉLIAS, prenant la main de Phareg et la tendant à Miriam.

Mets ta main, mon enfant, dans cette main fidèle,
Et dis-toi qu'avec moi c'est là ton protecteur.

MIRIAM.

Et Misaël ?

HÉLIAS.

Il faut l'arracher de ton cœur.

MIRIAM.

Ce n'est pas moi qu'il aime ?

HÉLIAS.

Hélas ! qui peut le dire ?
Qui peut savoir pourquoi ce criminel conspire ?
Ambition ? Amour ? Quel nom peut-on donner
Aux fureurs qui le font ainsi déraisonner ?

Mais fût-ce toi qu'il aime et vînt-il te l'apprendre,
Que tu dois dominer l'amour qu'il t'a fait prendre,
Repousser tout espoir, écarter tout lien :
Cet homme est l'ennemi de mon peuple et le mien.

MIRIAM.

Lui ! lui votre ennemi ! Vous vous trompez peut-être ;
N'est-ce pas Misaël qui vous a pris pour maître ?
N'est-ce pas lui ?...

HÉLIAS.

C'est lui mon danger aujourd'hui.
Dieu t'en garde, ma fille. Et nous, allons à lui !

(Sortent Hélias et les conjurés.)

SCÈNE IV.

MIRIAM.

Qu'ai-je fait, qu'ai-je fait pour souffrir de la sorte ?
Que chaque espoir qui naît, un désespoir l'emporte
Et qu'au premier rayon de bonheur qui me luit
Ce soient déjà des pleurs, ce soit toujours la nuit !
Ah ! je souffre ! aidez-moi, Seigneur Dieu que j'implore ;
Je sens naître le mal, je sens la haine éclore,
Dans le fond douloureux de ce cœur tourmenté.
Rendez-moi la ferveur, laissez-moi la bonté !

SCÈNE V.

MIRIAM, puis KOZBY.

(Voix et cris au dehors.)

MIRIAM.

Quels sont ces cris? D'où vient?...

VOIX.

A mort! cette maudite!

MIRIAM, sur le seuil de sa porte ouverte, faisant signe et appelant.

Par ici, par ici, pauvre femme! entrez vite.

KOZBY.

Avant de m'accueillir, sachez....

MIRIAM, l'attirant et refermant la porte sur elle.

Entrez d'abord.
La mort va passer là, laissez passer la mort.

VOIX au dehors.

Elle a gagné les bois. — Elle a pris par la place. —
Par là. — Par ici. — Non. —

MIRIAM, qui prête l'oreille.

Ils perdent votre trace.

KOZBY.

Alors je puis sortir.

MIRIAM, écoutant toujours.

Non, non, ne sortez pas,
Quelqu'un vous guette encor, j'entends encor des pas.

KOZBY.

O vous, qui vous montrez à ce point charitable,
Votre hospitalité me confond et m'accable,
Et pour me recueillir et pour me protéger,
Savez-vous qui je suis?

MIRIAM.

Une femme en danger.

KOZBY.

Mais si ce danger-là votre loi me l'impose?
La femme du pêcheur n'a pas dit autre chose!
Quand m'ayant reconnue et voulant me trahir
Ce cri : « Moab! Moab! » les a fait m'assaillir.

MIRIAM, avec effroi.

Moab!

KOZBY.

Vous le voyez, la pitié se retire.

MIRIAM.

Avais-je à le savoir?

KOZBY.

Mais j'avais à le dire :
Je devais à l'appel si noblement jeté
De ne surprendre pas votre hospitalité!

MIRIAM.

Vous accuser ainsi c'est plus que vous défendre.
Je n'ai rien donné là que je puisse reprendre.
Vos hôtes, à coup sûr, ne s'en fâcheront pas,
Vous êtes chez mon père, et mon père est Hélias.

KOZBY.

Vous êtes... vous seriez... Malheur à moi, c'est elle!
Ce chien de Zabulon m'a trompée, elle est belle!

MIRIAM.

Qu'avez-vous?

KOZBY.

Ce que j'ai? J'ai, fille d'Israël,
Que Misaël m'aimait, que j'aimais Misaël,
J'ai, que voilà trois mois entiers qu'il me délaisse,
Que c'est pour ta beauté, que c'est pour ta jeunesse;
J'ai que je te déteste, et t'exècre, et te hais,
Et que tu m'as sauvée, et que de tels bienfaits
M'enlevant jusqu'au droit de me venger moi-même,...
Adieu, je vais mourir!

(Elle se dirige rapidement vers la porte.)

MIRIAM.

Restez, c'est vous qu'il aime!

KOZBY.

C'est toi qui me le dis!

(Elle se retourne et aperçoit Miriam tout en larmes.)

Ah! c'est vous qui pleurez!

(On frappe violemment à la porte.)

MISAEL, au dehors.

Ouvrez! C'est Misaël et Zabulon.

MIRIAM, à Kozby.

Ouvrez.

Et silence sur moi, je l'exige, silence.

(Elle sort. Kozby attend pour ouvrir qu'elle ait disparu.)

SCÈNE VI.

KOZBY, MISAEL, ZABULON.

MISAEL.

Ah! chère bien-aimée! est-ce assez d'imprudence?

KOZBY.

Ah! c'était tant d'angoisse et de souffrance aussi!

ZABULON.

Quand je vous le disais qu'elle serait ici.

KOZBY.

Tu m'as donc vue entrer?

ZABULON.

Non, mais j'ai vu ma femme.
Car elle est toujours là qui guette, la bonne âme;

MISAEL.

Tu devrais bien tâcher de l'éloigner.

ZABULON.

J'entend.
Éloigne-toi toi-même, autrement dit : va-t'en!

SCÈNE VII.

LES MÊMES, moins ZABULON.

KOZBY.

Mais regarde-moi donc un peu que je te voie!

MISAEL.

Un reste d'épouvante accable encor ma joie.
Ton danger fut si grand.

KOZBY.

Moindre que mon souci.

MISAEL.

Tu sais cependant bien ce qui m'arrête ici;
Que j'y lutte pour toi contre une loi barbare,
Et que c'est ton retour que mon amour prépare.
Le complot dont je suis ne m'est, tu le sais bien,
Qu'une route où mon cœur marche au-devant du tien;
Qu'un abri que je t'ouvre, un port où je t'attire.
Dis-moi que tu le sais et rends-moi ton sourire.

KOZBY.

Oui je sais qu'oublieux de mes cruels émois,
Ne comptant plus les jours qui devenaient des mois,
Au nom de cet espoir que tu dépeins si tendre,
Tu m'as laissé souffrir, et pleurer, et t'attendre.
O nuits de solitude, ô soleils détestés,
Qui m'irritiez le cœur de vos lentes clartés!
Que d'aurores m'ont vue, et que de crépuscules,
Fixant mes yeux toujours trompés, toujours crédules,
Sur ce morne horizon où rien ne se montrait.
Que de fois la rancune étouffant le regret,
J'ai dit : « Qu'il n'entre plus! » et que de fois, soudaine,
Repoussant les verroux de la porte de chêne,

Ravie au moindre pas, émue au moindre bruit,
J'ai couru sur la route interroger la nuit!
Et quel retour alors, quel flot de larmes folles;
Quel torrent débordé de cris et de paroles
Où j'exécrais celui que j'adorais tout bas,
Et qui devait venir, et qui ne venait pas!
Tantôt exaspérant ma vision jalouse,
Tu m'apparaissais libre aux bras d'une autre épouse,
Et tantôt m'écrasant de deuil et de remord,
Pour raviver mes pleurs, tu m'apparaissais mort!
Ah! tourments, où le cœur s'exténue et se vide!
Yeux rougis, dites-lui, dites-lui, front livide,
Bouche balbutiante encor des longs sanglots,
Ce qu'il me doit d'amour pour prix de tant de maux!

MISAEL.

Oui l'amour, le bonheur, oui je vais tout te rendre.

KOZBY.

Oh! nous allons partir et je viens te reprendre.
Ma barque nous attend au torrent des Roseaux,
Et ce soir...

MISAEL, l'interrompant.

Ah! ce soir... nos destins sont plus beaux!
Oui je t'ai fait souffrir et je plains ta détresse,
Mais j'ai de quoi changer tes pleurs en allégresse,
Ce soir, ô ma Kozby, ce soir, entends-tu bien,
Ce soir, c'est mon triomphe et c'est demain le tien.

KOZBY.

Non, demain c'est trop tard.

MISAEL.

Laisse agir mon courage,
Laisse les miens et moi poursuivre notre ouvrage,
Et, Moïses nouveaux de nouveaux Sinaïs,
Nous dicterons des lois qui t'ouvrent mon pays!

KOZBY.

Et que m'importe à moi le lieu, le temps, les hommes!
Le pays dont je suis, c'est partout où nous sommes.

MISAEL.

Quoi! ce cœur généreux ne sent pas la douceur
De la honte vengée et d'un retour vengeur?
Il ne te plaira pas, triomphante épousée,
D'insulter par ta joie à qui t'a méprisée?
As-tu si peu d'orgueil?

KOZBY.

Ah! moi, j'ai tant d'amour!
Puis comment jamais faire accepter mon séjour,
Par ces mêmes Hébreux qui m'ont tous poursuivie,
Et dont la meute ardente aboyait à ma vie.

MISAEL.

Mais ces mêmes Hébreux d'eux-mêmes différents
Se sont déjà tirés de préjugés plus grands.

Que s'ils gardent encor cette autre idolâtrie,
Ce sentiment étroit d'une étroite patrie,
C'est qu'encor nous n'avons, les formant peu à peu,
Rien visé que leur foi, rien atteint que leur Dieu.
Mais une fois lancé dans l'assaut qui s'apprête,
Nul n'y peut à son gré limiter sa conquête,
Et les lois s'effondrant sur le culte détruit,
La brèche reste ouverte et tout est introduit.
C'est alors que pendant cette curée humaine,
Chacun prenant sa part, toi tu seras la mienne,
Ce peuple me doit trop pour me rien disputer
Et je t'élève au rang où je m'en vais monter...
Mais pourquoi cet air sombre et ce morne silence?
Si je réussissais, songe à cette puissance,
A cet homme debout sur ce peuple à genoux;
Songe à ma gloire enfin!

KOZBY.

Je ne songe qu'à nous,
A nos amours qui vont se dépenser en haine;
A cette liberté qui n'est qu'une autre chaîne,
A cette guerre à Dieu qui n'est qu'une autre foi.
Laisse tout et partons, trahis tout et suis-moi!

MISAEL.

Prends garde, ma Kozby, cette exigence étrange...

KOZBY.

Ta Kozby veut qu'on l'aime et non pas qu'on la venge.

Et ma jalouse ardeur craint autant de te voir,
Victime du péril qu'enivré du pouvoir.

MISAEL.

Ah! Kozby! le pouvoir vaut bien qu'on s'en enivre.
Vivre obscur, oublié, caché, ce n'est pas vivre.
Il faut à mon orgueil, je veux à notre amour
Le plein vent des grandeurs, la fierté du plein jour.
Et c'en est fait, l'ivresse est là qui me possède;
Le mal, si c'en est un, est déjà sans remède;
Il est trop tard pour fuir ce spectre qui me suit,
Et l'attrait du pouvoir me hante et me séduit.
Et non pas ce pouvoir que m'eût laissé mon père :
Qu'est-ce donc après tout qu'un rang héréditaire?
Un stupide chemin où le hasard vous met.
Mais du fond de l'abîme aspirer au sommet,
Se sentir hors du droit, se voir hors de la règle,
Et, déchu des grandeurs, y rentrer d'un vol d'aigle,
S'abattre sur Dieu même et l'arracher des lois,
Ce sont là des forfaits qui seront mes exploits!

KOZBY.

Eh bien! soit, je me livre au souffle qui t'anime.
Transporte-nous tous deux jusqu'au haut de ton crime.
Va tenter tes destins, va livrer tes combats,
Et si vous échouez...

MISAEL.

Mais nous n'échouerons pas,
Eussions-nous, et c'était ma volonté première,

Dans le temple envahi dispersé la prière ;
Ou, comme Hélias le veut, me laissé-je juger,
L'imprévu de l'attaque en ôte le danger.
Seulement, tant que rien n'établit ma puissance,
Il faut à tous les yeux dérober ta présence,
Car tant que rien n'est fait, nul ne doit se douter
Que je tente pour toi ce que je vais tenter.
Ce peuple est moins facile à mener qu'il ne semble.
Crédule et défiant, souple et fier tout ensemble,
Et de savoir jusqu'où je conduirai ses pas
Peut-être il s'effraierait et ne me suivrait pas.

(Hélias est entré depuis un instant, il écoute Misaël.)

SCÈNE VII.

LES MÊMES, HÉLIAS.

HÉLIAS, éclatant.

Non, assurément non, il ne va plus te suivre.
Ah ! que Dieu soit béni du secret qu'il me livre,
Surpris dans tes projets, perdu par ton aveu,
Tu ne peux plus nous nuire, ah ! que béni soit Dieu !

KOZBY, à Misaël.

Qui parle ainsi... Sammgar ?

MISAEL, à Hélias.

Que dis-tu de ce doute ?

(A Kozby.)

Non, Kozby, ce vieillard qui nous barre la route,
Ce sage qui s'érige en juge impérieux,
C'est Hélias le tribun, Hélias le factieux.

HÉLIAS.

C'est Hélias le tribun, tu l'as nommé toi-même.
Le tribun qui se voue à son peuple qu'il aime,
Qui le veut libre et fier, qui le veut noble et bon,
Avec un Dieu dans l'âme et la Patrie au front.
Et c'est pourquoi ma joie éclate sans contrainte,
A sentir que mon peuple échappe à ton étreinte,
Et qu'à l'heure où tu mets mon pays en danger,
Cette étrangère est là qui te fait étranger.

KOZBY.

Tu le trahiras donc !

HÉLIAS.

Suis-je donc son complice ?
La trahison c'est lui, moi je suis la justice.

MISAEL.

Il faudrait pour cela n'avoir rien à venger,
Un juge qui se venge est sans droit pour juger.

HÉLIAS.

Oui, tu dois, en effet, me soupçonner de haine.
Car tout ce que pouvait souffrir une âme humaine,

Ce cœur épouvanté l'a souffert aujourd'hui
Dans cette obéissance où tu m'avais réduit.
Mais mon robuste honneur n'est pas de ceux qu'on froisse,
Pour ressentir l'affront, je sentais trop l'angoisse,
C'est le danger des miens qui me désespérait,
Comme c'est leur salut qui dicte ton arrêt.

MISAEL.

Bref, tu vas me livrer.

HÉLIAS.

Je le devrais peut-être,
Car je suis vieux, je puis mourir et disparaître,
Et moi mort tu pourrais, reprenant ton destin,
Rallumer tout à coup le danger mal éteint.
Mais ce devoir est trop entaché de bassesse,
Ton absence suffit pour que tout péril cesse,
Et le seul châtiment que j'exige de toi
C'est ton départ furtif avec elle.

KOZBY.

Avec moi !
Tu l'entends, Misaël, l'arrêt de sa clémence.
Ah ! le bonheur renaît, le passé recommence,
Nous voilà revenus au bon temps des amours,
Je t'aurai tout à fait, je t'aurai pour toujours !

MISAEL.

Moi, déserter la lutte avant l'heure suprême ?
Moi, si près du pouvoir m'en arracher moi-même ?

J'ia fixé trop longtemps son éclat radieux,
Ses clartés sont trop bien empreintes dans mes yeux,
Tout ce qui n'est pas lui n'a plus rien qui me tente,
C'est la nuit noire après une aurore éclatante,
Et d'aller m'enfouir dans ton obscurité
Je n'ai pas ce courage ou cette lâcheté.

KOZBY, avec fureur.

Ah ! il ne m'aime plus !

HÉLIAS.

Ta résistance est folle
Pour te perdre je n'ai qu'à dire une parole.

MISAEL.

Dis-la donc ! tu verras comment j'y répondrai.

HÉLIAS, désignant Kozby.

Mais tu la perds, tu sais.

MISAEL.

Eh bien, je la perdrai.

KOZBY, bondissant.

Mais quel homme es-tu donc ?

MISAEL.

Ton œuvre, Moabite,
Tu l'as creusé l'abîme où je te précipite !

Ne te souvient-il plus du carrefour des Lys ?
De ma mère accourant te disputer son fils ?
Et dans la lutte ardente où tu semblais te plaire
Souviens-toi de ce cri jeté dans ta colère,
Et dont l'écho résonne encore au fond de moi :
— « Ce sont les appétits qui sont la seule loi ! » —
Cri farouche par qui s'est déchaîné mon être,
Cri sublime avec qui la liberté va naître,
En qui tout se confond, par qui tout est permis,
Qui délivre l'esprit des jougs qui l'ont soumis,
Et qui promettant tout aux foules ameutées,
Fera de moi le dieu de ce peuple d'athées !

HÉLIAS, se dirigeant vers la porte.

Ah ! misérable fou, c'est toi qui l'as voulu !
Pour te sauver de toi j'ai fait ce que j'ai pu,
Mais puisque rien ne peut apaiser ta furie,
Que tu portes la main au cœur de ta patrie,
C'en est trop.

MISAEL, se mettant devant la porte.

Où vas-tu ?

HÉLIAS.

Faire ce que je doi.

MISAEL.

Ah ! c'est la guerre alors ?

HÉLIAS.

Moi, la guerre avec toi ?
Tu n'as pas bien compris ce dont je te menace.

MISAEL.

C'est toi qui ne sais pas jusqu'où va mon audace,
Crois-moi, ne te mets pas en travers de mon sort.

HÉLIAS, faisant un pas de plus.

Rien d'humain ne saurait m'en empêcher.

MISAEL, tirant un poignard et le frappant.

La mort !

HÉLIAS, tombe.

Dieu vengeur !

KOZBY.

Qu'as-tu fait ?

MISAEL.

C'est la guerre et je tue.
Quant à toi, reste ici jusqu'à la nuit venue,
J'y rentrerai vainqueur.

(Sort Misaël.)

SCÈNE IX.

KOZBY, seule, puis MIRIAM.

KOZBY.

Ah ! tu veux le pouvoir !

Ah! tu m'allais livrer pour ne pas en déchoir!...

(Elle se dirige vers la porte où Miriam est sortie.

Miriam! Miriam! on a tué ton père.

MIRIAM, accourant.

Oh! non, cela n'est pas! Ah! tu mens, étrangère!

(Kozby indique du geste le cadavre d'Hélias, Miriam se précipite à genoux auprès de lui et éclate en longs sanglots.)

MIRIAM.

Mort! Ah! mon père est mort!

KOZBY.

Tué!

MIRIAM.

Ho! pas par lui!

KOZBY.

Par lui. — Ce meurtre affreux, veux-tu qu'il soit puni?

MIRIAM.

Ah! oui, d'un châtiment terrible et sans exemple!

KOZBY.

Conduis-moi vite alors.

MIRIAM.

Où vous conduire?

KOZBY.

Au Temple!

ACTE CINQUIÈME.

Le Temple. — Au fond s'élève le tabernacle dont les portes sont fermées. — Trois marches y conduisent.

SCÈNE PREMIÈRE.

ZACHARIE, PRÊTRES ET LÉVITES.

ZACHARIE.

Depuis l'aube du jour Sammgar est en prière.
Une lutte se livre en son âme guerrière,
Le vainqueur de Moab sent Israël en feu.
Pour la première fois il cède à ses alarmes,
Et lui, dont nul encor n'avait connu les larmes,
Il est entré, les yeux en pleurs, dans le Saint-Lieu.
Prions Dieu pour Sammgar, mes frères, prions Dieu.

(Les lévites s'agenouillent.)

ZACHARIE, priant.

Seigneur Dieu d'Israël, l'heure est sombre et mauvaise
Le doute lève au ciel son regard éhonté .

Vous par qui tout s'émeut, vous en qui tout s'apaise,
Ayez pitié de nous, Seigneur Dieu de bonté.
Ayez pitié de nous, Seigneur Dieu de justice,
Suspendez sur l'impie un glaive menaçant,
Mais qu'avant de frapper votre voix l'avertisse,
Et que ce soit des pleurs avant d'être du sang.

LES LÉVITES.

Ayez pitié de nous, Seigneur Dieu de justice.

ZACHARIE.

Silence, quelqu'un vient. Qui donc ose déjà
Avant l'heure fixée entrer au sanctuaire ?
Qui donc ose troubler vos prêtres en prière,
Seigneur ? quel insensé... Respha, c'est vous, Respha.

SCÈNE II.

LES MÊMES, RESPHA.

RESPHA.

Ah ! vous priez ici loin des bruits de la foule,
Sans même soupçonner que l'heure qui s'écoule
A vu naître et grandir un monstrueux complot.

(A Zacharie.)

Prêtre, il faut que je parle à Sammgar, il le faut.

ZACHARIE.

Hélas! mère, le ciel nous châtie et nous livre.
Il est au tabernacle où nul ne peut le suivre.

RESPHA.

Et leur seul défenseur ne les défendrait pas ?
Il le faut.

(Elle se dirige vers le tabernacle.)

ZACHARIE, épouvanté.

Sainte mère, où portez-vous vos pas ?
C'est la mort pour quiconque a franchi cette porte.

RESPHA, s'arrêtant un instant sur la dernière marche.

Seigneur qui connaissez la foi qui me transporte ?
Vous savez si je viens outrager votre loi ?
Mais le salut de tous vaut bien ma perte à moi.

(Au moment où Respha va toucher la porte du tabernacle, cette porte s'ouvre et Sammgar paraît.)

ZACHARIE.

Sammgar, voici Sammgar.

SCÈNE III.

LES MÊMES, SAMMGAR.

RESPHA.

Ah ! c'est Dieu qui t'envoie.

SAMMGAR.

Quel appel de détresse a crié dans ta joie ?
De quelque mal nouveau mon peuple est assailli ?

RESPHA.

Sammgar je t'ai perdu, Sammgar je t'ai trahi.
Ton fils sait tout, ton fils vient braver ta sentence ;
Des forcenés se sont armés pour sa défense,
Depuis longtemps l'émeute attendait son moment,
Et mon fatal avis lui sert de ralliement.
Déjà depuis hier tout s'arme, tout tressaille ;
Seul, Helias a, dit-on, déserté la bataille,
Irrité d'un signal qu'il n'aurait pas donné ;
Mais Phareg a repris son poste abandonné
Et puis, hélas !... un autre est là pour les conduire.
Enfin, soit pris de peur, soit saisi de délire,
Sans bien savoir pourquoi le peuple suit ces fous :
Défends ton Dieu, Sammgar !

SAMMGAR.

Mon Dieu, défendez-vous!
Pour me jeter sans force au fort d'un tel orage,
Où je n'ai plus pour moi, Seigneur, qu'un vain courage
C'est que par un retour que nul ne peut prévoir,
Le danger qui m'est fait il vous plaît d'y pourvoir.

(A Respha.)

Et toi qui m'as trahi, ne t'accuse pas, femme,
Cette trahison-là je l'espérais dans l'âme,
Et quand je t'ai laissé pressentir mes arrêts,
C'était pour y soustraire un fils que j'adorais.

(Aux prêtres et aux lévites.)

Oui, farouche pour tous et lâche avec moi-même.
Je voulais m'épargner cette angoisse suprême;
Je n'ai pas fait, Seigneur, mon devoir tout entier,
Mon châtiment sera d'avoir à châtier.

(Entre un lévite.)

LE LÉVITE.

Père, les révoltés envahissent la place;
Le temple qu'on leur ferme arrête leur audace,
Mais leur chef les excite à forcer le parvis.

RESPHA anxieuse.

C'est Phareg?

LE LÉVITE, les yeux baissés.

Ce n'est pas Phareg, non.

SAMMGAR.

C'est mon fils !

RESPHA.

Et ces périls c'est moi qui te les ai pu faire,
Moi ta femme, Sammgar !

SAMMGAR.

Non, Respha, vous sa mère.
Puis les décrets du Ciel ne se pénètrent pas.

TAYLOR INST. OXFORD

ZACHARIE.

Mais, père, laisse nous combattre nos combats.
Le coup qui nous surprend n'a rien qui nous étonne;
Des armes, en voilà, des forces, Dieu les donne;
Le nombre des méchants n'existe pas pour lui;
Soyons ses défenseurs, il sera notre appui.

SAMMGAR.

Non, lévites, quittez, jetez ces armes vaines,
L'homme ne peut plus rien pour les choses humaines.
Seigneur, c'est en vos mains que nous nous confions.
(Aux Lévites.)
Ouvrez le temple au peuple, et nous, prêtres, prions.

(Le lévite sort. — Sammgar au milieu des prêtres, à genoux.)

Seigneur, Seigneur, Seigneur, votre droite est terrible,
Nul ne peut échapper à vos justes rigueurs,
Vous savez l'inconnu, vous voyez l'invisible,
Et vous sondez les reins et vous scrutez les cœurs.

LES LÉVITES.

Seigneur, Seigneur, Seigneur, votre droite est terrible.

(Voix et tumulte au dehors.)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, MISAEL entre suivi de la foule, PHAREG, ENOCH, CONJURÉS, HOMMES ET FEMMES DU PEUPLE.

ENOCH.

Révoquons sa sentence.

UN HOMME DU PEUPLE.

Exigeons son pardon.

PHAREG.

Tu veux bannir ton fils, Sammgar, bannis-nous donc.
Car s'il est criminel, aussi nous nous le sommes.

ENOCH.

Dieu nous gêne. Le ciel pèse trop sur les hommes.

SAMMGAR.

Ce peuple est égaré, ramenez-le, Seigneur.

MISAEL.

Ce peuple émancipé veut un destin meilleur;
Il veut que réformant cet arrêt qui m'exile,
La loi rebelle à l'homme à l'homme soit docile,
Que c'en soit fait d'un joug si longuement porté,
Il veut enfin, il veut avoir sa volonté.

ENOCH.

Oui, Misaël a dit la chose qui doit être :
Assez courber nos fronts sous la main du grand-prêtre.

UN HOMME DU PEUPLE.

Moïse outrage l'homme avec sa dureté.

MISAEL.

Sa loi sévère a fait ce peuple révolté.

SAMMGAR.

La loi n'est dure ici qu'à qui veut y forfaire,
Et c'est l'homme mauvais qui fait la loi sévère.

MISAEL.

Mais ces lois, de quel droit nous les impose-t-on ?

ENOCH.

Sans doute, à quoi bon Dieu? des prêtres à quoi bon?

PHA EG, à Misaël.

Fais taire ce bandit si tu veux qu'on te suive.

MISAEL.

Il a raison. La loi divine est oppressive;
Tous ont droit au bonheur chacun selon son choix.

SAMMGAR.

Et c'est mon fils, Seigneur, de qui part cette voix!

MISAEL.

Oui, peuple, pour servir la cause populaire,
Ce fils n'a plus connu ni son Dieu, ni son père,
Et c'est pour le punir de vous avoir servis
Que le père voudrait expatrier le fils.

SAMMGAR.

Oui, peuple, pour servir une cause divine,
Pour soustraire Israël à sa propre ruine,
Ce vieillard se frappant soi-même en cet arrêt,
Va s'arracher du cœur ce fils qui vous perdrait.

ENOCH.

Mais le peuple indigné révoque ta sentence.

SAMMGAR.

Et moi je la maintiens malgré sa résistance.

(Bruit et tumulte).

ENOCH.

Prends garde à toi, Sammgar!

SAMMGAR.

Moi, prendre garde à moi!
La loi qui s'effraierait ne serait plus la loi;
Vous pouvez l'arracher de ma main impuissante,
La faire taire avec ma voix agonisante,
La noyer dans mon sang, la lapider en moi,
Mais eussiez-vous commis l'acte que je prévoi,
Qu'auront détruit vos coups? qu'auront brisé vos pierres?
Les lois pour qui l'on meurt revivent tout entières!
L'humanité se lève en les reconnaissant,
Le bien reste éternel, le crime est un passant.

MISAEL.

Le crime, c'est d'avoir faussé la vie humaine,
Le crime, c'est la Foi créatrice de haine,
En qui sont incarnés masqués, d'un nom hautain,
Tous ces vieux préjugés qui font mentir l'instinct.

SAMMGAR.

Mais ces vieux préjugés, ainsi que tu les nommes,
Qu'ont-ils fait que garder l'homme contre les hommes.

MISAEL.

Utile ou non jadis, le mensonge a vieilli,
Et personne n'est plus pour l'Éternel,

SAMMGAR, montrant le ciel.

Que lui.

PHAREG, à Misaël.

Nous ne te suivrons pas si tu tiens ce langage.

MISAEL.

Déserte qui voudra, qui voudra se dégage.
Les sectateurs d'Hélias n'ont rien à faire ici.

ENOCH, à Phareg.

Parce qu'il a trahi, veux-tu trahir aussi?

PHAREG.

Qu'Hélias trahisse ou non, son mot d'ordre était sage
Libre en Dieu!

MISAEL.

Liberté trop près de l'esclavage.
Pour moi les libertés qu'il me faut ici-bas....

SAMMGAR.

Ton crime est avéré, ne le proclame pas.
Prêtres, juges, anciens, et toi peuple en démence,
Vous tous qui m'écoutez, écoutez sa sentence :
Au nom du Dieu vivant, présent dans le Saint-Lieu,
Banni! qu'il soit banni! l'Hébreu n'est plus Hébreu.

MISAEL.

Au nom des droits de tous que Sammgar seul s'adjuge,
Déchu! qu'il soit déchu! Le juge n'est plus juge.

(Bruit et mouvement du peuple.)

ENOCH.

Et toi qui nous servais, sois élu, Misaël.

VOIX de la foule.

Oui, toi qui nous servais, sois élu, Misaël.

SCÈNE V.

LES MÊMES, KOZBY, MIRIAM.

KOZBY, se jetant devant Misaël.

Mais c'est Moab qu'il sert et non pas Israël.

MISAEL.

Kozby !

RESPHA.

La Moabite !

SAMMGAR.

Arrière, impure, arrière !

KOZBY.

Cet homme est mon amant.

MIRIAM.

Il a tué mon père.

PHAREG.

Traître, qui prétendais qu'Hélias avait trahi!

MIRIAM.

C'est lui qui l'a tué.

PHAREG.

Qu'il meure si c'est lui

ENOCH.

Défends-toi, Misaël.

MISAEL.

Croirez-vous cette femme?

KOZBY.

La vérité qui sort de l'âme entre dans l'âme,
Et le plus incrédule en pourrait-il douter ?
La mort où je m'expose a de quoi l'attester.

MIRIAM.

Et j'en atteste, moi, les larmes de sa mère,
Qui ne sait que pleurer, qui ne peut que se taire.
Mon cœur de fille à moi connaît ces cris du sang :
Elle le défendrait s'il était innocent.

SAMMGAR.

Quel douloureux secours l'Éternel nous suscite !

UN HOMME DU PEUPLE.

Qu'allions-nous devenir à marcher à sa suite !

DEUXIÈME HOMME DU PEUPLE.

Un traître, un meurtrier.

ENOCH.

Écoutons Misaël,
Ce meurtre est inventé peut-être.

MISAEL.

Il est réel.
J'ai tué dans Hélias un farouche sectaire
Absurdement crédule, aveuglément austère,
Par qui tous les instincts du peuple étaient haïs.

PHAREC.

Tu mens !

MIRIAM.

Il ment ! Mon père est mort pour son pays

KOZBY.

Ce lâche assassinat s'est fait en ma présence.
Hélias qu'il a tué prenait votre défense,
Il voulait vous soustraire à ses honteux projets,
Par quoi Moab eût eu des Hébreux pour sujets.
Car ce fut longtemps là sa première pensée;
La route qu'il suivait, c'est moi qui l'ai tracé

Et ses impiétés, ses crimes, ses forfaits,
C'est, déchaîné par moi, pour moi qu'il les a faits.

RESPHA.

Mais vous qui l'accusez...

KOZBY.

Je m'accuse moi-même.
Je suis l'impureté, le meurtre, le blasphème,
Et lui, fût-il parjure, apostat, égorgeur,
Tant qu'il était l'amour il était le bonheur.
Mais c'en est fait, l'amour n'est plus, je vous le livre ;
C'en est fini d'aimer, délivrez-moi de vivre,
Et que votre justice unisse à mon destin
Cette perversité pire que mon instinct.

RESPHA.

Va, va, poursuis ton œuvre, achève ta victime.
Dicte son châtiment, toi qui dictas son crime.
Que te font mes sanglots, mes plaintes, mon effroi ?
Il doit mourir celui qui ne vit plus pour toi !

SAMMGAR.

Silence, mère. Et toi, hors d'ici, Moabite !

(On entraîne Kozby, mais avant d'être hors du temple, elle se retourne et jette à Misaël ce dernier défi).

KOZBY.

Tu l'as creusé l'abîme où je te précipite !

(Sort Kozby entraînée par les lévites.)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, moins KOZBY.

VOIX DE LA FOULE.

A mort cette étrangère ! A mort ce traître ! A mort.

ENOCH, à Misaël.

Tout est perdu, fuyons !

MISAEL, à Enoch.

Ne fuyons pas encor.

(Il traverse la foule et va se placer au milieu du Temple.

Écoutez.

UN HOMME DU PEUPLE.

Misérable ! oses-tu te défendre !

PHAREG.

Oses-tu démentir tout ce qu'on vient d'entendre ?

MISAEL.

Oui peuple, oui je suis, on ne t'a pas menti,
Le meurtrier d'Hélias et l'amant de Kozby.
Mais que regardez-vous, la route ou l'arrivée ?
Le triomphe est-il sûr, la chance bien prouvée ?

Commencez donc par voir où mènent mes chemins,
Et vous verrez après si j'ai du sang aux mains.
D'ailleurs il s'agit bien de crime ou d'innocence!
Moi châtié, c'est Dieu qui reprend sa puissance,
Et c'est Dieu sans pouvoir si c'est moi triomphant.

ENOCH.

Misaël a raison, pas de craintes d'enfant!
Tant mieux qu'il ait connu des passions humaines,
Assouvi des désirs et satisfait des haines.
Un chef coupable est bien le vrai chef souhaité :
Car moins il peut punir, plus c'est la liberté!

UNE VOIX, dans la foule.

Sauve Israël, Sammgar!

MISAEL.

Quel est ce cri de traître?
Quel est cet homme-là qui redemande un prêtre?

PHAREG.

Cet homme-là, c'est nous, c'est tout le peuple Hébreu.
Sauve Israël, Sammgar! Un Dieu, rends-nous un Dieu!

(Le peuple se tourne vers Sammgar d'un geste suppliant.)

SAMMGAR.

Est-ce vraiment le jour? et vraiment la lumière?

MISAEL, qui n'a plus autour de lui qu'un petit groupe de partisans.

O foule absurde! foule ignorante et grossière.

ENOCH, désignant Phareg.

Et c'est ce rénégat qui les entraîne tous !

PHAREG.

Ce rénégat, bandit, n'a renié que vous.
La juste liberté qu'Hélias eût fait éclore
Nous saurons quelque jour ramener son aurore,
Mais ici, la Patrie elle-même est en jeu.
Sauve Israël, Sammgar ! Un Dieu, rends-leur un Dieu.

SAMMGAR.

Leurs yeux se sont ouverts, leurs mains se sont tendues.
Ils ont crié vers toi du fond de leur terreur,
Et toi dont les regards percent les étendues,
Voyant leurs yeux ouverts, voyant leurs mains tendues
Tu les as retirés du gouffre de l'erreur.

MISAEL.

Ah ! vous en revenez à cette loi de crainte,
A ce Dieu d'Israël présent dans l'arche sainte !
Tant mieux ! Car j'ai de quoi le renverser d'un coup
Ce faux Dieu que Phareg veut remettre debout.
Oui je vais l'écraser cet éternel obstacle !
Il est là, n'est-ce pas, présent au tabernacle ?
Et la loi de Moïse a pour premier arrêt
Que quiconque y suivrait le grand-prêtre mourrait ?
Eh bien ! entre au Saint-Lieu, Sammgar, je vais t'y suivre.
De l'athée ou du Dieu voyons qui va survivre !
Oui, quand la vision devrait m'en foudroyer,
Fais-le-moi voir ce Dieu que tu leur fais prier !

SAMMGAR, épouvanté et se voilant le visage de ses mains.

Oh! non!

ENOCH.

Le prêtre a peur.

SAMMGAR.

Oh! ce n'est pas le prêtre

MISAEL.

Ni ma chair ni mon sang tu ne dois rien connaître.
Je suis cet insensé, je suis ce criminel
Qui veut d'un œil hardi démasquer l'Éternel.
Mais s'il n'est rien dessous le voile que je lève,
Si je ne vois pas Dieu, si Dieu n'est qu'un vain rêve...

SAMMGAR.

Tais-toi, blasphémateur!

MISAEL.

Ah! c'est que justement
Est-ce lui qui blasphème ou si c'est Dieu qui ment?

VOIX de la foule.

Oui, l'épreuve! l'épreuve! Entrez au tabernacle.

MISAEL.

Eh bien! les entends-tu réclamer leur miracle?
Allons, sauveur des lois, confonds-moi, prouve-leur
Que, quand l'homme voit Dieu, c'est bien l'homme qui meurt.

SAMMGAR.

Seigneur, qui connaissez mon âme tout entière
Vous savez si ce doute a troublé ma prière,
Et si mes soixante ans d'extases et de foi
Sont d'un prêtre imposteur mal sûr de votre loi.
Mais le devoir échappe à ma raison confuse ;
Ce n'est pas moi, Seigneur, c'est ma chair qui refuse ;
Il est des dévouements au-dessus de l'effort,
Je ne conduirai pas cet homme à cette mort.

UN HOMME DU PEUPLE.

C'est vrai que c'est son fils.

MISAEL.

Vous laissez-vous séduire ?
C'est à la vérité qu'il craint de me conduire.
Votre libérateur en sortirait vivant.

ENOCH.

Mais ce n'est pas son fils, c'est son Dieu qu'il défend.

MISAEL, montant vers le tabernacle comme pour y pénétrer.

Allons, le temple est vide.

SAMMGAR.

Arrière, sacrilège !

MISAEL.

Quel aveu du néant que ce Dieu qu'on protège !

SAMMGAR, lui saisissant le bras et l'entraînant.

Ah ! malheureux enfant... Suis-moi dans le Saint-Lieu !

(Sammgar et Misaël pénètrent ensemble dans le tabernacle.)

VOIX DE MISAEL, dans le tabernacle.

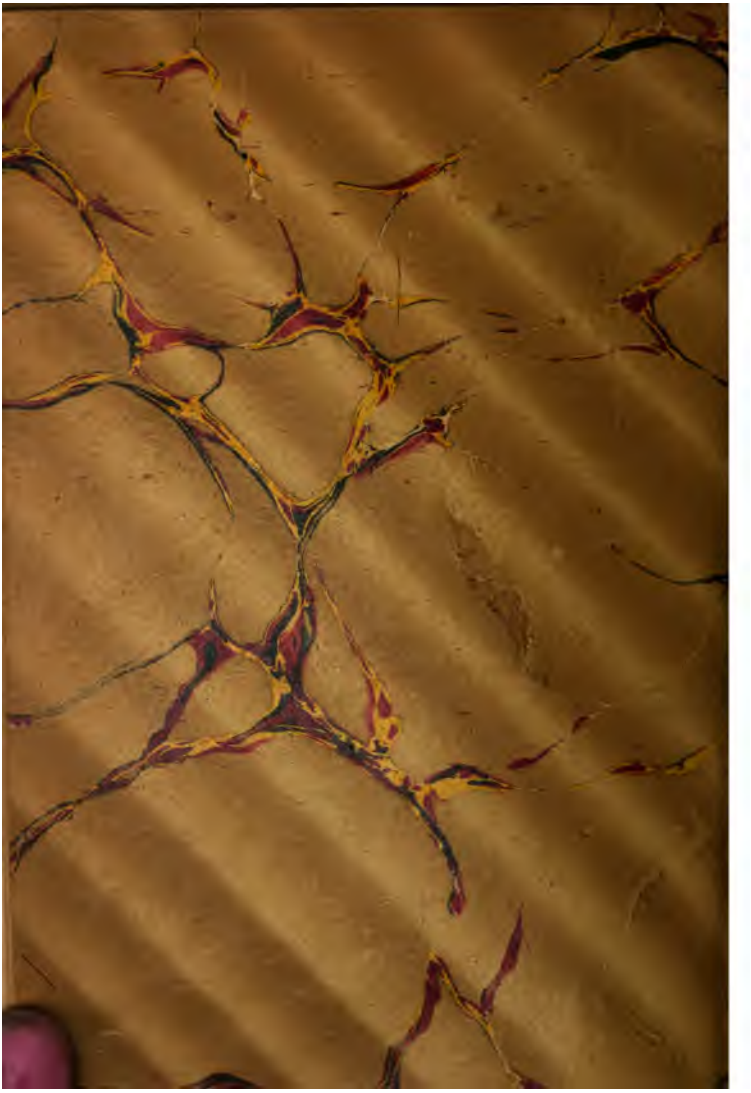
Ah ! je meurs !

RESPHA, accourant à son cri.

Misaël ?...

SAMMGAR, reparaissant seul.

Priez ! il a vu Dieu !

IMPRIMERIE CENTRALE DES CHEMINS DE FER. — A. CHAIX ET Cie,
RUE BERGÈRE, 20, A PARIS. — 21426-0.

67682309